

D^r PAUL DUBOIS

L'EDUCATION
DE
— SOI-MÊME —

TROISIÈME ÉDITION

MASSON ET C^{IE}, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Influence de l'esprit sur le corps. 8^e édition. A. Francke, Berne,
1907. 1 fr. 25

Les Psychonévroses et leur traitement moral. *Leçons faites à
l'Université de Berne*, par le Dr DUBOIS, professeur de neuropatho-
logie, avec une préface du P^r DÉJERINE. 1 vol. in-8°. 3^e édition.
Masson et Cie, Paris. 8 francs.

D^R PAUL DUBOIS

L'ÉDUCATION

DE

= SOI-MÊME =

TROISIÈME ÉDITION

MASSON ET C^{IE}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1909

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

VA, PETIT LIVRE, ET CHOISIS TON MONDE.

AUX ADVERSAIRES, RESPECT ;

AUX INDIFFÉRENTS, PITIÉ ;

AUX FRÈRES D'ARMES, SALUT.

(Imité de TÖPFFER.)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE NOTES

(1962-63)

INTRODUCTION

L'HOMME est le seul animal qui ne sache pas vivre, me disais-je un jour après avoir écouté les doléances de mes malades. Ce n'était pas leur souffrance qui me suggérait cette définition irrévérencieuse, — l'ironie eût été odieuse, — c'était la constatation fréquente qu'ils étaient les propres artisans de leur malheur, non pas toujours eux seuls, mais eux, leurs proches et leurs semblables.

Loin de moi la pensée de faire un reproche à ceux qui souffrent ; de quel droit nous ferions-nous les justiciers des autres ? Mais, en envisageant les circonstances où se trouvaient ces pauvres gens, j'ai souvent dû me dire : Tout cela aurait pu ne pas être et ne devrait plus être.

Un confrère auquel je soumettais ces réflexions, banales à force d'être vraies et vieilles, abonda dans mon sens, mais insinua aussitôt que ma boutade ne s'adressait qu'aux

2

névrosés de tout genre qui, depuis la découverte de la « neurasthénie », encombrant le cabinet du médecin. Il y avait une nuance de dédain dans le sourire de mon interlocuteur, fort d'une belle santé physique et trop confiant, peut-être, dans l'intégrité de sa mentalité.

Eh bien, non, ma définition ne s'adresse pas seulement aux malades ; elle s'applique à tout le monde : à nous, médecins, comme à nos clients, aux éducateurs de tout acabit aussi bien qu'à leurs élèves. Quand on envisage la vie mentale, il n'est plus permis de diviser l'humanité en deux classes : celle des malades et celle des gens bien portants. La neurasthénie, dont on parle tant aujourd'hui, n'est pas une maladie qui nous frappe comme le rhumatisme ou la tuberculose ; c'est l'humaine faiblesse psychique que nous devons à nos tares natives, héréditaires, à notre éducation mal dirigée, aux influences nocives qui agissent sur nous pendant tout notre développement physique et mental. Elle n'est pas faiblesse de « nerfs », comme l'indique à tort le mot de neurasthénie, elle est avant tout débilité mentale ; c'est « psychasthénie » qu'il faudrait dire.

Quand les influences héréditaires, constitutionnelles, semblent prédominer, la débilité passe pour malade ; elle apparaît comme physique dans son essence, car elle se traduit par des malformations corporelles, par des

troubles fonctionnels, par des tares intellectuelles, qui font prévoir les défaillances morales. C'est au médecin qu'on adresse ces déshérités, ces dégénérés, dont on n'a pitié que quand leur souffrance est à son comble.

Ils sont plus près de nous que vous ne pensez, vous, juges sévères, qui vous rengorgez dans le sentiment de votre équilibre mental ; souvenez-vous qu'il n'y a pas de grand homme pour son médecin ou son valet de chambre, pour tous ceux qui surprennent sa vie intime. Nous avons tous quelque tare que nous devons à l'hérédité.

L'éducation, elle aussi, joue un rôle immense dans la formation de ces mentalités pathologiques. C'est elle qui fausse le jugement de ceux qui se disent normaux et croient pouvoir jeter un regard de dédaigneuse pitié sur leurs frères moins bien partagés.

Il y a, au Musée Carnavalet à Paris, un autographe d'Alexandre Dumas fils qui vaut un traité de philosophie ; on y lit : « Comment se fait-il, les enfants étant si intelligents, que les hommes soient si bêtes ? » Et le spirituel écrivain ajoute : « Cela doit tenir à l'éducation. »

Eh oui, c'est elle la grande coupable ; il n'y a pas d'autre hypothèse possible. C'est bien aux influences éducatives diverses, dans le sens le plus étendu du mot, à l'action du milieu ambiant, qu'il faut attribuer cette déformation graduelle que nous subissons si souvent.

Elle n'est pas due à une simple poussée naturelle de bestialité, comme celle qui rend moins doux et plus rebelles à l'éducation les animaux adultes, — quoique nous n'échappions pas à ces sourdes impulsions charnelles, — c'est un abêtissement contingent, variable, dû à la contagion morale et intellectuelle agissant sur des sujets diversement prédisposés par l'hérédité et l'éducation antérieure.

C'est qu'on n'apprend pas à penser. L'école nous bourre, avec un zèle toujours croissant, de connaissances dont nous ne pouvons utiliser que la moindre partie ; elle surcharge notre mémoire et n'affine notre intelligence que dans le sens d'une logique terre à terre qui doit, pense-t-on, nous servir d'arme dans la lutte pour la vie. Elle ne forme pas notre jugement, cette culture en serre chaude ; elle le trouble, au contraire, en nous donnant à ruminer des opinions toutes faites, sans nous apprendre à apprécier leur justesse.

Si l'on considère le travail de réflexion logique dans son apparente spontanéité, on peut le comparer à un jeu qui consisterait à former un cercle complet, régulier, en mettant bout à bout des dominos ayant le même chiffre. Ce travail n'est possible qu'à condition que la table soit libre ou que les pièces déjà placées par la main des autres soient bien tournées.

Or, dès les premières années de notre existence, on

met dans notre jeu des dominos fixes, dans un ordre apparent qui n'est souvent que désordre. Quoi d'étonnant si nous ne réussissons pas à former le cercle, à penser logiquement !

Ces pièces fixes qui rendent le travail de la pensée si difficile, ce sont les idées préconçues, les dogmatismes de toute espèce, les idées arrêtées, figées dans un mot, que nous imposent ceux qui vivent avec nous : nos parents si bien intentionnés, mais souvent maladroits, les amis que nous avons mal choisis, la classe sociale dans laquelle nous vivons, tout ce monde dont nous subissons, à notre insu le plus souvent, la contagion. Moutons de Panurge, nous faisons ce qui se fait autour de nous, fût-ce vain ou même mal ; nous respectons les traditions dans tous les domaines, sans les soumettre un instant à la critique de la raison. Il paraît que c'est très fatigant de penser.

Celui qui, tous les jours, est appelé à s'entretenir avec des malades de l'esprit, avec leurs parents soi-disant sains, éprouve de douloureux étonnements en voyant combien les mentalités sont faussées chez des individus très fiers de leur intelligence, dans toutes les classes sociales, et peut-être plus encore dans celles qui s'appellent dirigeantes.

Je n'entends nullement parler ici des difficultés de l'heure présente, de ces crises politiques, religieuses et

sociales dont chaque génération s'exagère l'importance, comme si c'était d'aujourd'hui que le monde marche mal. Non, la débilité du jugement a toujours existé, depuis que le monde est monde, et cette constatation justifie le mot de Georges Eliot : « Nous sommes nés dans un état de stupidité morale. »

Or c'est précisément du jugement qu'il nous faudrait dans la vie, une vision claire des choses, nous faisant prévoir les conséquences prochaines et lointaines de nos actes. Nous avons souvent cette prévoyance quand il s'agit de la protection de nos intérêts matériels ; quelle habileté ne déployons-nous pas dans la poursuite de ces biens, dans notre arrivisme ! Mais nous perdons cette promptitude et cette sûreté de jugement dès qu'il s'agit de notre vie morale, de notre conduite.

De joyeux étudiants, que j'aime à recevoir chez moi, revenaient un jour de la campagne et me racontaient avec un enthousiasme juvénile le plaisir qu'ils avaient eu. L'un d'eux sourit, comme s'il avait *in petto* quelque bonne histoire à raconter, et narra en ces termes l'aventure de la journée : « Dans la forêt, nous arrivâmes à un étang au milieu duquel était une petite île. — Je parie que tu ne franchis pas ce fossé, me dit un de mes malicieux camarades ; et les autres de me piquer au jeu avec un empressement qui aurait dû me paraître suspect. — Sûr de mon

fait, j'accepte le défi ; je m'élançai bravement, j'arrive au beau milieu de l'île, et je tourne vers mes amis un regard triomphant. A mon grand étonnement, je les vois se tordre de rire et, quand je leur demande le motif de leur hilarité : — Reviens donc ! s'écrient-ils en chœur. — Je n'avais pas vu que l'îlot était trop petit pour me permettre de prendre de l'élan, et je fus obligé de patauger pour revenir en arrière. »

N'est-ce pas là l'image de la vie, de la conduite irréfléchie que nous avons si souvent ? Nous nous lançons dans les aventures, entraînés par le plaisir, par l'amour-propre, par nos passions, en un mot, et nous ne voyons pas que, si nous pouvons revenir, ce ne sera qu'en nous crottant,

Et tandis que notre étudiant, ses camarades et tous ceux qui auront ouï cette histoire y regarderont à deux fois avant de franchir un fossé, nous, au contraire, nous ne profitons souvent, dans la vie morale, ni de l'expérience personnelle, ni de celle des autres ; il semble que nous prenions plaisir à nous embourber dans la vase.

Chat échaudé craint l'eau froide, répète-t-on sentencieusement. L'homme ne semble pas avoir autant de logique que le chat ou, du moins, s'il l'a en théorie, il ne la met guère en pratique. Lui seul, malgré son évidente supériorité intellectuelle, s'égare, retombe dans les mêmes

erreurs après avoir été cent fois puni et, quand il souffre par sa faute, accuse les événements, sa mauvaise étoile, ou reproche aux autres d'avoir détruit son bonheur.

Le médecin, le plus intime des confesseurs, constate tous les jours cet incroyable aveuglement. Quels que puissent être sa puissance d'imagination dans le mal, sa connaissance du monde et le scepticisme qui en résulte à l'égard de la vertu, il passe d'un étonnement à l'autre en entendant ces confidences et se demande s'il rêve. S'il trahissait ses secrets médicaux, il ne serait pas cru, ou tout au moins, le taxerait-on d'exagération.

Quand il ne s'agit pas d'actes délictueux ou criminels, mais de fautes courantes dont nous sommes tous coutumiers, il reste néanmoins frappé du peu de clairvoyance morale que dénote la conduite de la plupart des gens et doit se dire : L'homme ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Mais le malaise que laissent ces tristes constatations est bientôt tempéré pour le médecin, quand, soucieux de son rôle d'éducateur, il cherche à ramener sur la bonne voie les malheureux égarés. C'est avec un étonnement joyeux, cette fois, qu'il voit que tout n'est pas perdu et que la tâche de modifier profondément une mentalité n'est pas impossible.

Les hommes sont bêtes, c'est entendu ; chacun le dit et aime à le répéter, ne fût-ce que pour souligner une

exception en sa faveur. Oui, les hommes sont aveugles et, dans ce royaume, être borgne ne confère qu'une piètre royauté. Mais, quand on s'adresse à l'individu isolé, souffrant, malheureux, qu'on l'enveloppe d'une franche sympathie et que, pour le faire sortir de sa misère, on le fait penser, raisonner, on revient de ce jugement pessimiste sur la mentalité humaine. On retrouve chez les gens les plus simples, les moins éduqués, chez des déséquilibrés même, un trésor de logique et d'intelligence des choses morales.

On reconnaît alors qu'il y a dans ces jugements spirituels, mais dédaigneux, de tant d'écrivains une aristocratique présomption, et, quand on voit combien peu de ces grands seigneurs de la pensée savent harmoniser leur conduite et leurs principes, on s'éprend de sympathie pour le simple d'esprit, plus près de la vérité.

Après avoir dit que l'homme est bête, stupide, après avoir presque senti naître dans son âme une certaine aversion pour cet être mal fait, on se reprend à l'aimer, à l'aimer toujours plus, et l'on conclut : Qu'il est intelligent et bon quand on gratte la surface, quand on met à nu le dessous de sa personnalité et qu'on l'aide à dégager sa logique des entraves qui la lient !

On a souvent fait remarquer que la psychologie des foules n'est pas simplement la somme des psychologies

individuelles, que la mentalité d'un homme n'est plus la même quand il est seul ou quand il est entraîné dans le tourbillon des idées ambiantes. C'est vrai, et c'est au milieu des grandes catastrophes, dans les grèves, les révolutions, les guerres, que cette stupidité morale saute aux yeux. L'égoïsme s'y montre sous sa forme la plus hideuse, parfois étrangement mélangé à l'esprit de sacrifice, et l'on se prend à douter de la possibilité du progrès social.

Mais, si l'homme est ainsi entraîné et subit la contagion de l'exemple, c'est en vertu de sa suggestibilité, de sa crédulité; c'est là que se révèle son inaptitude à juger par lui-même, à voir clair pour trouver son chemin et l'indiquer à d'autres. Il lui manque l'éducation morale.

Si l'action qu'on exerce par la parole sur la mentalité d'un sujet pris à part se bornait à ce seul homme, le bien acquis serait assez grand pour qu'on s'attachât à sa recherche; mais il est encourageant de penser, bien plus, de constater, que cette influence ne s'arrête pas là, qu'elle s'étend, et qu'en éclairant les individus isolés ou réunis par petits groupes, on peut espérer modifier la mentalité des foules.

Comme le grain de blé mis en terre, l'idée morale que l'on met dans une âme y germe; elle se développe et se propage comme l'épi qui répand au loin ses semences, les multipliant à l'infini.

Lorsqu'on a constaté cette pullulation du bon grain semé soigneusement dans un terrain bien préparé, on ne se laisse pas plus décourager que l'agriculteur par les difficultés de la tâche. Lui aussi connaît la plante vivace qu'est l'ivraie ; il l'arrache sans relâche et sait augmenter le rendement de son champ ; faisons comme lui.

Nous sentons tous plus ou moins vivement la nécessité de nous débarrasser de nos défauts, de cultiver nos qualités ; nous aimons surtout à imposer aux autres ce travail ardu, car leurs défauts nous gênent. Tous, nous saluerions avec joie le progrès moral dans l'humanité tout entière, mais nous nous décourageons d'avance en songeant à la lenteur de cette culture, et c'est avec un sourire sceptique que la plupart des hommes accueillent toute proposition d'orthopédie morale appliquée aux individus ou aux masses.

Ce n'est pas dans cet état d'âme qu'on peut travailler à l'œuvre commune. Il faut, au contraire, croire avant tout à la possibilité du perfectionnement de l'esprit humain, cultiver chaque plante avec une inlassable patience, en contemplant par avance la précieuse récolte. Alors on ne s'arrête plus dans son labeur ; on ne s'y soumet pas comme à une corvée, on s'y complaît, et l'on trouve dans ce travail la joie du présent et l'espérance pour l'avenir.

LA CONQUÊTE DU BONHEUR

ET pourquoi ce beau zèle, ce continuel souci de modifier sa propre mentalité, d'agir sur celle des autres ? — Tout simplement pour se procurer la plus grande somme de bonheur possible dans ce monde.

L'unique mobile de toutes les actions de l'homme, c'est *le désir du bonheur*. On a considéré comme l'instinct primordial de toute créature animée l'instinct de conservation. Ce n'est pas toujours vrai. Déjà chez l'animal, l'instinct sexuel, le désir de jouissance immédiate domine ; il est plus puissant que la faim, que la soif, et c'est dans la poursuite amoureuse que l'animal montre vis-à-vis des mauvais traitements l'indifférence la plus obstinée.

Chez l'homme apparaît au premier plan cet instinct du bonheur, si bien qu'il préfère souvent la mort à la privation de ce qu'il estime être le bonheur pour lui. Être bien dans sa peau, physiquement, intellectuellement ou mo-

ralement, est l'unique but de toute créature humaine, et, quelles que soient la mentalité du sujet, sa conduite, ses opinions, ses aspirations, on retrouvera toujours au tréfonds de son âme cette appétence primordiale du bonheur. La question, c'est de savoir où on la cherche, cette félicité dont l'humanité est assoiffée.

Les philosophes sont prêts à répondre, à nous renseigner sur *le sens* de la vie, à nous en montrer *le but*, *le prix*, tantôt en s'appuyant sur les dogmes d'une religion révélée, tantôt en échafaudant sur des bases scientifiques une théorie de la vie. Bien plus, les métaphysiciens osent soulever le voile de l'au-delà et nous content leurs rêves les plus fantastiques sur l'immortalité.

Eh bien, je ne goûte guère ces tentatives de nous dévoiler l'Inconnaissable, alors qu'on n'est pas qualifié pour en savoir plus long que les autres. Que j'aime mieux ce dominicain de Fribourg (Suisse), le P. Weiss, qui consacre un excellent volume à..... l'Art de vivre¹.

Voilà ce qu'il nous faut. La vie n'a qu'un but : être vécue, et c'est un art que de la bien vivre, d'en tirer cette somme de bonheur à laquelle tous aspirent éperdument, depuis le jouisseur, qui s'égaré d'emblée, jusqu'à l'idéa-

1. *Die Kunst zu leben* von Fr. Albert Maria Weiss, O. Pr. Freiburg im Breisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1901.

liste religieux ou philosophe, qui, dans un lumineux rayonnement, voit devant lui l'amour.

Avec un enthousiasme presque mondain, qu'on ne chercherait pas sous la soutane, notre moine reconnaît tout ce que nous devons au labeur scientifique du XIX^e siècle; mais il nous dégrise aussitôt, en faisant remarquer que tous ces progrès n'ont en aucune façon donné au pauvre monde la paix et le bonheur. Qui oserait le contredire?

C'est qu'en effet, l'homme ne voit pas assez clairement devant lui la route qui mène au bonheur. Il le cherche presque uniquement dans la satisfaction prompte et complète de ses multiples désirs, dans les jouissances matérielles et intellectuelles, dans l'aisance, le confort, la fortune; et on a si bien identifié ces deux conceptions, jouissance et bonheur, qu'on appelle couramment les privilégiés: les heureux de ce monde. Pénétrez dans ces intérieurs où règne le luxe, voire même la culture de l'esprit, tout ce qui semble fait pour donner du charme à l'existence, et vous y trouverez souvent le malheur, plus peut-être que dans la cabane du pauvre. Comme disait le bon abbé Gaime à J.-J. Rousseau adolescent: « Si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de ceux qui voudraient monter. »

Dans une conférence spirituelle, le leader socialiste

italien Enrico Ferri exposait, en termes fort modérés, les revendications du quatrième état et faisait remarquer que le progrès désiré se ferait par évolution, si les classes dirigeantes favorisaient le mouvement, par révolution, si elles s'obstinaient dans la résistance. Il ajouta : « Mesdames et messieurs, si j'ai parlé de l'amélioration du sort des classes ouvrières, je n'entends pas par là le bonheur individuel ; celui-ci est affaire de tempérament. Il y a des gens en haillons qui ne savent pas où ils dîneront ce soir et qui sont heureux comme des rois, si les rois pouvaient être heureux ; il y en a, au contraire, qui ont tout ce qu'on peut désirer comme jouissances et qui sont toujours profondément malheureux. »

C'est que le vrai bonheur n'est pas dans l'accomplissement de ces désirs, si légitimes soient-ils. Sans doute, tous ces privilèges que nous devons, qui au hasard de sa naissance, qui aux chances de la vie ou à son travail personnel, nous apportent de grandes satisfactions, du bonheur momentané, et il n'y a pas d'homme qui n'ait pu dire à certains moments : Je suis content, heureux ; mes affaires marchent bien ; j'ai une situation qui me convient ; j'ai la santé, les joies de la famille, etc., etc. Mais ce sont là des bonheurs partiels, contingents, passagers ; ce n'est pas encore *le bonheur*.

Il est légitime de rechercher tous ces avantages, et cette

ambition est la condition primordiale du progrès ; c'est ce désir d'arriver qui déclenche nos énergies. Le succès donne la puissance pour le bien comme pour le mal, et cette idée suggéra à un dominicain français un sermon sur l'étrange thème : Enrichissez-vous !

Mais, s'il y a un fait qui saute aux yeux, c'est la fragilité de tous ces bonheurs partiels : la fortune se perd ; la notoriété scientifique, littéraire et artistique s'évapore avec le temps, quand elle a résisté au dénigrement de concurrents envieux ; en politique, la Roche tarpéienne reste toujours près du Capitole ; la santé s'altère, et le bonheur familial, conjugal ou paternel, est fragile comme le reste, soit que nous perdions les êtres aimés, soit que, douleur plus grande encore, nous les voyions atteints, par leurs propres fautes ou par les cruelles nécessités de l'existence, de maladies physiques, intellectuelles ou morales. Suivez les familles et les individus dans leur vie en somme si courte, et vous verrez l'heur et le malheur entrer et sortir de leur maison et empêcher chez la plupart des hommes l'établissement d'une félicité durable.

Ce bonheur n'est-il donc pas de ce monde ? Faut-il y renoncer d'emblée, en se berçant de l'espoir d'une félicité éternelle qui compensera enfin les injustices du sort que nous subissons tous ? — Il semblerait, et pourtant je ne puis me résoudre à ce découragement terrestre.

Parmi les vicissitudes de notre vie, il y en a trop qui sont évitables, que nous ne devons qu'à nous-mêmes, pour avoir le droit de nous croiser les bras et de réserver nos aspirations pour les joies célestes.

Sans doute, il y a des catastrophes qui nous atteignent, qui troublent notre vie et que nous sommes impuissants à conjurer ; elles agiront toujours sur la pauvre humanité. Mais détruisent-elles nécessairement notre bonheur intime ? — Non.

Si l'on voit beaucoup de gens qui ont la peur de vivre, qui se désespèrent au moindre insuccès et sont malheureux, il est des âmes qui supportent vaillamment toutes les souffrances, la maladie, la misère, la mort des leurs, la ruine de toutes leurs espérances. Les malheurs, au pluriel, pleuvent sur leurs épaules, et leur bonheur intime reste intact ; ils ne se réfugient pas dans un stoïcisme dédaigneux, qui serait un manque de sensibilité, mais dans un contentement intérieur, qui est la suprême jouissance.

Il est possible, et même probable, que les personnes qui vivent d'une vie religieuse intense soient plus souvent capables d'acquiescer cet esprit de support ; n'ont-elles pas pour les soutenir, — et cela pourrait peut-être diminuer la valeur de cette vertu, — l'espoir d'ineffables récompenses ? Mais ces âmes bien douées ne vont en général

pas si loin dans leurs rêves et ne précisent pas le but qu'elles poursuivent ; elles agissent spontanément dans une intuition qui leur fait découvrir le bonheur là où d'autres ne le voient pas ; elles sentent comme cela, voilà tout.

On peut retrouver la même disposition d'esprit, la même puissance de résistance morale, chez des personnes qui n'ont pas songé à se donner une foi ou même chez celles que leurs réflexions, leur expérience de la vie, ont amenées à *l'agnosticisme*, c'est-à-dire à ce scepticisme rationnel qui nous défend de donner à des suppositions, si agréables fussent-elles, le caractère de certitudes.

Oui, nous avons le droit de poursuivre, sans vains scrupules, tout ce qui peut satisfaire nos désirs de bien-être matériel ou spirituel ; nous devons travailler, dans notre intérêt et dans celui des autres, à l'amélioration du sort de l'humanité, et les progrès dus à la science peuvent y contribuer dans une large mesure. Le bien-être n'est pas un mal en lui-même, et ce n'est pas en maintenant l'humanité dans la médiocrité qu'on contribuerait à son bonheur ; c'est, au contraire, dans un développement économique constant, — je ne dis pas, par ce développement, — que se fait le progrès intellectuel et moral.

Mais gardons-nous de mettre tout notre bonheur sur des cartes qui peuvent être déplacées à chaque instant

par la main des autres ou être emportées par le moindre vent.

C'est à ce point de vue que je n'ai qu'une très médiocre confiance dans les bienfaits de la civilisation, aussi longtemps qu'elle ne nous apporte que des avantages matériels, un plus grand bien-être dans l'habitation et l'alimentation, les jouissances de l'esprit, si nobles soient-elles.

Le bonheur n'est pas là ; il est au plus profond de nous-mêmes, dans notre moi intime, et il ne peut avoir sa raison d'être que dans la satisfaction la plus complète de nos aspirations idéales, dans le culte du Vrai, du Beau et du Bien.

Cet état d'âme ne peut être créé que par une constante culture de notre moi moral ; nous n'atteignons jamais à cette perfection, mais nous marchons tout au moins sur la voie qui y mène, et notre bonheur, le seul vrai, le seul inattaquable, est en proportion directe de notre développement moral.

Si grande que soit l'œuvre titanesque de l'homme qui, grâce à son intelligence et à son inlassable labeur, a surpris maint secret de la nature, asservi les forces naturelles pour les faire concourir à ses fins, il reste dans ce malheur qu'il crée lui-même ; sa misère paraît même d'autant plus cruelle qu'elle contraste avec les richesses accumulées par la science et l'industrie humaines.

Pour quiconque pense, il n'y a pas de possibilité de bonheur en dehors du développement éthique de la personnalité humaine. Or il est évident que les vertus dont la pratique doit, selon les doctrines religieuses, nous assurer la félicité dans une vie future sont précisément celles qui nous donneraient le bonheur sur cette terre. Chose curieuse, l'homme méconnaît cette évidente vérité ou, faute plus grande encore, se déclare d'emblée incapable de réaliser cette aspiration.

Le développement de la personnalité morale n'est possible que par *l'éducation de soi-même*. Chaque pas que nous faisons dans cette voie contribue à notre bonheur et entraîne ceux qui, à leur gré ou à leur insu, subissent notre influence ; ainsi se fait l'éducation des foules, et seul le progrès individuel peut diminuer l'antinomie signalée entre la mentalité des agglomérations humaines et celle de l'individu isolé.

Pour arriver à ce développement nécessaire, nous n'avons pas d'autre moyen que *la pensée*. C'est la seule lumière qui nous permette d'éclairer le chemin.

LA PENSÉE

ALORS, dira-t-on, il nous faut de *la volonté*, de *l'énergie*, mettre ces forces en jeu dans cette *liberté* morale qui fait la supériorité de l'homme sur l'animal. Je voudrais pouvoir me contenter de ces expressions consacrées, parler le langage de tout le monde ; je n'ai, je crois, aucune tendance à me singulariser et l'esprit de contradiction, que nous avons tous, ne me semble pas avoir atteint chez moi un degré maladif.

Mais les mots ne sont que les étiquettes des pensées, et il est dangereux de s'en servir sans bien savoir ce qu'ils représentent. Quand on se livre à cette analyse, on s'aperçoit que l'étiquette ne correspond pas toujours au contenu. Il y a des mots qui ont conservé à travers les âges la signification qu'ils avaient lors de leur création, alors qu'ils ne servaient qu'à désigner un fait, sans en expliquer les causes. Il y a, au contraire, des expressions que l'on a fait dévier de leur sens primitif. Il faudrait de

continuels remaniements dans ces dénominations, et on ne les a pas faits. Et puis, les mots sont élastiques et se déforment dans l'esprit de chacun sous la pression des mots-idées qui préexistent dans l'entendement du penseur. Les mots représentent souvent deux aspects d'une réalité unique, parfois des idées opposées, et cette absence d'accord sur le sens précis des termes employés donne lieu à de stériles discussions.

On fait usage de ses jambes sans rien savoir de l'anatomie et de la physiologie des organes de la locomotion ; on se sert très bien de ses yeux sans connaître les lois de l'optique physiologique ; encore est-il que cette science nous est d'un grand secours pour corriger les défauts de notre œil.

Dans beaucoup de domaines, l'homme pense aussi très sensément sans avoir des notions de psychologie ; mais le mécanisme de la pensée est beaucoup plus compliqué que celui de l'œil, et si l'on s'aventure sur le terrain de l'analyse morale, il devient nécessaire de connaître l'instrument dont on se sert, *la raison*, et de s'entendre au préalable sur la valeur des mots qu'on emploie.

Examinons à ce point de vue le mot *pensée*.

L'homme se fait une étrange illusion quand il s' imagine pouvoir penser à *ce qu'il veut* et *ce qu'il veut*. Jamais un homme, si génial qu'il fût, n'a eu une pensée person-

nelle, n'a fait sourdre une idée de son auguste front. La pensée, si compliquée soit-elle, ne résulte que d'associations d'idées qui ne subissent en aucune façon le joug d'une volonté souveraine. Nos pensées s'imposent à nous, se succèdent dans notre esprit, sans que nous puissions intervertir leur ordre, chasser celles qui sont importunes ou nous attarder volontairement à celles qui nous plaisent. Elles résultent toutes d'excitations fortuites, physiques ou psychiques, venues de l'extérieur, extrinsèques par rapport à notre moi intime, même quand cette excitation a son siège dans notre organisme. Nous ne dirigeons pas notre pensée; c'est l'excitation qui la fait naître. Les idées qui nous viennent sont le fruit de l'expérience personnelle, de celle que les autres nous transmettent par la parole ou par le livre, par tous les moyens d'expression que nous donnent nos cinq sens. *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* reste la proposition fondamentale de la psychologie.

Nous ne pensons donc pas *par nous-mêmes*, dans le sens strict du mot; nous assistons, j'ose dire passivement, au jeu de notre kaléidoscope mental, dans lequel les images se succèdent sous l'influence des chocs qu'il reçoit de l'extérieur. Le mouvement provoqué continue pendant la veille, se poursuit dans le sommeil sous la forme du rêve, et nous ne pouvons pas plus nous opposer à ce

continuel flux de pensées pendant le jour que pendant la nuit. La direction et l'intensité de ce courant ne dépendent que des obstacles qu'il trouve sur sa route, par le fait des idées antérieures emmagasinées dans notre mémoire et qui, elles aussi, sont nées fortuitement par l'expérience sensible. Qu'il s'agisse du plus vulgaire calembour ou d'une idée géniale, nous retrouvons pour toutes nos pensées cet enchaînement nécessaire et indépendant de nous.

L'idée que j'exprime est tellement étrangère à la mentalité commune que je suis obligé de l'expliquer, quoique je la considère comme une vérité de La Palisse.

Un exemple : Deux jeunes gens sont forcés par les nécessités de l'existence de se lever à sept heures pour aller à leur travail. Ils se réveillent tous deux en vertu des influences peu connues (repos suffisant pour l'organisme, habitudes, autosuggestions antérieures, excitations sensorielles par le jour, le bruit d'un réveil, etc., etc.) qui régissent l'état de sommeil ou de veille. En ouvrant les yeux, ils ne sont nullement libres de penser à quoi que ce soit, au Grand Turc, par exemple. Leurs pensées se portent, sans intervention d'une volonté, sur les objets de leurs préoccupations antérieures et sont dirigées par des circonstances toutes fortuites. L'un d'eux constate qu'il fait déjà grand jour ; aussitôt naît l'idée : Aurais-

je dormi trop longtemps ? Elle n'est pas voulue, cette idée souvent troublante, elle s'impose. Par association d'idées, le sujet est forcé de regarder sa montre, et, dès qu'il s'aperçoit qu'il est en retard, il saute de son lit comme mû par un ressort. Le jeune homme aimerait peut-être bien ne pas obéir à ce réflexe psychique ; mais celui-ci est né en vertu de l'éducation antérieure, de l'idée fixe qu'il faut aller à son travail, fait que l'on exprime en disant qu'il obéit au sentiment du devoir.

L'autre jeune homme a aussi jeté un regard sur sa montre, mais n'a pas réagi ; il s'est retourné dans son lit ; le sentiment faible du devoir, le manque d'intérêt pour son travail, ont empêché la réaction. Il va dormir tranquillement, alors que l'autre n'aurait pas pu rester un instant de plus dans son lit.

Chez tous deux, le jeu de la pensée va continuer sans qu'ils puissent en interrompre le cours. Le chemin que suivront ces associations d'idées est impossible à prévoir ; il dépendra à la fois d'événements fortuits et des idées antérieures qui préexistent dans la mentalité du sujet, des sentiments qui l'agitent au moment même de l'excitation contingente.

Ces idées s'enchaînent, déterminent des actes, et ces associations se font si involontairement que nous sommes souvent étonnés du chemin qu'elles ont suivi et que,

dans une conversation, nous nous posons la question : Comment sommes-nous arrivés à parler de cela ?

Autre exemple : Nous avons subi un jour une blessure d'amour-propre ; nous croyons en avoir pris notre parti ; nous l'affirmons en toute sincérité, et voilà que la rencontre d'une personne, un nom prononcé, provoquent une réminiscence. Nous ressentons une douleur morale aiguë, et pendant des heures, peut-être, nous allons être poursuivis de pensées tristes, obsédantes, alors même que nous reconnaissons nos préoccupations vaines ou exagérées et que nous voudrions bien penser à autre chose.

Nous ne pouvons pas plus arrêter l'idée que le sentiment qui lui succède ; ce n'est pas *la volonté* que nous pouvons opposer à ce constant mouvement, à cette interminable succession d'images mentales, toujours nées d'une excitation antérieure ; c'est une autre représentation mentale qui intervient, qui s'interpose, sans que nous ayons le pouvoir de l'évoquer.

Journellement, quand notre pensée est ramenée sur une de nos actions, nous sommes obligés de nous dire : Je n'aurais pas dû faire cela. — Et quand on nous reproche de n'avoir pas obéi à telle ou telle considération, nous répondons : Que voulez-vous, je n'y ai pas pensé ; cela ne m'est pas *venu à l'idée*.

On nous réplique quelquefois assez durement : Précisé-

ment, il fallait y penser. — C'est facile à dire après coup, mais c'était absolument impossible puisqu'au moment de l'action l'idée n'a pas surgi. La seule chose à faire, c'est de bien voir, à présent que notre attention a été attirée sur ce point, ce que nous aurions dû faire, non pour nous tourmenter d'inutiles reproches, mais pour faire mieux la prochaine fois. Dans la conversation, nous avons souvent ce qu'on a appelé l'esprit du bas de l'escalier, c'est-à-dire que nous ne trouvons qu'à la sortie d'une maison la répartie spirituelle que nous aurions dû faire à quelque plaisanterie ; l'idée ne nous en est pas venue assez tôt. C'est aussi ce qui nous arrive dans la vie morale, soit que les conceptions éthiques qui sommeillent en nous n'aient pas été suffisamment fixées par l'éducation, soit que l'événement fortuit, dépendant des autres, ne soit pas intervenu à temps pour changer le cours de nos associations d'idées. Nous aurions souvent agi autrement si la lettre d'un ami n'avait pas été retardée par des circonstances indépendantes de notre volonté.

Les journaux relataient récemment le suicide d'un haut fonctionnaire. Dans son agonie, on lui communique une lettre réduisant à néant les inquiétudes qui avaient déterminé son acte de désespoir : « Trop tard », murmura-t-il, et il expira.

Une mélancolique, hantée du désir du suicide, monte

sur la tour d'une cathédrale ; elle enjambe la balustrade et va se précipiter dans le vide. Elle aperçoit des enfants qui jouent au pied de la tour ; craignant de les blesser ou de les effrayer, elle renonce à ce mode de suicide et va se jeter à la rivière quelques minutes après.

Est-ce à dire que notre conduite ne dépend que de ces circonstances toutes fortuites ? — Non, elle dépend à la fois de ces événements et des *idées*, des représentations mentales, qui préexistaient dans notre entendement et qui seront réveillées par le jeu involontaire de la pensée. Mais ces idées, ces principes moraux, nous ont été inculqués par d'autres, et nous retrouvons ici les hasards de la vie, de notre éducation.

On a dit très justement qu'il n'y a point de hasard ; c'est évident en ce sens que tout ce qui se passe a sa raison d'être. Le couvreur qui jette imprudemment une tuile du haut du toit agit en vertu de ses impulsions et moi, qui passe dans la rue, je suis mû par un mobile quelconque ; mais il y a du hasard dans la coïncidence des deux faits, qui n'étaient reliés par aucun rapport nécessaire de cause à effet et auraient pu mille fois ne pas coïncider.

La pensée n'est donc pas spontanée, ne résulte pas d'un effort intérieur de l'homme qui pense ; elle est involontaire, automatique ; les idées tombent comme tuiles

sur notre tête ; mais l'expérience peut nous enseigner à éviter le passage sous les toits en réparation. Ce n'est pas que nous *voulions* ne pas y passer, c'est que l'association d'idées a fait naître une crainte salutaire, et vous seriez forcé d'employer la contrainte pour amener une personne à prendre le chemin qu'elle trouve dangereux. Il faut donc que nous connaissions le danger, et, ici encore, nous n'avons qu'un seul maître, l'expérience.

Une image fera bien comprendre cet automatisme de la pensée :

Supposez une surface plane sur laquelle les passants jettent continuellement de petites billes. Elles se placeront au hasard, c'est-à-dire sans ordre, en vertu de l'impulsion même qui leur a été donnée ; elles suivront la voie rectiligne et s'arrêteront quand elles auront perdu leur force vive.

Les petites billes, ce sont les représentations mentales nées des excitations fortuites. La surface sans bords représente l'entendement d'une personne qui n'aurait aucune idée antérieure, phénomène parfaitement impossible. Il y a cependant beaucoup de gens qui n'ont que peu d'idées fixées dans le champ de leur conscience ; ce sont des impulsifs qui obéissent à toutes leurs impressions, comme une girouette à tous les vents. C'est l'anarchie de la pensée.

Bordons cette surface plane de quatre parois élastiques comme les bandes d'un billard ; le désordre va diminuer. Les billes jetées sur ce tapis ne seront plus disposées au hasard ; il y en aura moins sur les bords, car celles qui auront été lancées sans force s'arrêteront avant d'avoir atteint la bande et celles qui la toucheront reviendront en arrière.

Ajoutons, sur cette surface, quelques bandes obliques comme les digues d'une rivière : l'ordre va succéder au désordre ; les billes, d'où qu'elles soient lancées par les passants et quelle que soit la force qui les anime, seront canalisées et suivront toutes le même chemin, comme si elles étaient versées dans un entonnoir.

L'esprit de l'homme qui n'a que peu cultivé sa pensée, c'est-à-dire que l'expérience n'a pas éduqué, ressemble au billard à quatre bandes ; il y a une certaine logique dans ses associations d'idées ; il a même des bandes surnuméraires, mais mal orientées, qui sont ses préjugés, ses conceptions toutes faites, emmagasinées machinalement par la pression du milieu ambiant, par l'éducation faussée.

Celui, enfin, qui, en vertu de son intelligence native, des conseils judicieux qu'il a reçus de ses parents, de ses amis, en vertu des contingences de la vie auxquelles nous sommes tous soumis, aura bien disposé ses bandes, c'est-à-dire ses principes moraux, verra sa vie mentale se ré-

gulariser. Ses associations d'idées se succéderont dans un ordre logique, détermineront des actes normaux, adaptés à la seule fin que recherche l'homme : le bonheur, dans son sens le plus étendu, sur cette terre ou dans une autre existence.

C'est dire qu'il nous faut des bandes dans le champ de notre pensée, des principes directeurs auxquels viennent se heurter les pensées fortuites, jetées au hasard dans notre entendement; il faut que ces dernières soient déviées quand elles sont mauvaises, qu'elles soient canalisées dans une direction unique, dans le sens d'une éthique favorable, non seulement à nous-mêmes, à nos proches, mais à l'ensemble de l'humanité.

Nous ne créons pas ces bandes; elles nous sont données par l'expérience universelle, et si nous les fixons dans notre entendement, c'est que ces idées ont pour nous un attrait puissant.

L'illusion de la liberté, constante chez l'homme qui ne réfléchit pas au pourquoi des choses, est surtout marquée quand il applique sa pensée à un travail continu exigeant un effort. Ceux-là mêmes qui ont compris dans une certaine mesure le déterminisme, saisi le caractère fortuit de nos pensées successives, répondent : « Votre affirmation est trop absolue. Nous pouvons imposer à notre pensée un certain ordre; ainsi, quand nous consacrons une heure à

résoudre un problème algébrique, nous dirigeons notre pensée dans un sens déterminé, nous écartons toutes les autres idées qui viendraient troubler l'enchaînement de nos déductions. »

Cela est vrai, en apparence, aussi bien pour ce travail continu que pour la pensée fugitive, si l'on ne tient pas compte des esclavages internes. Nous ne fixons pas volontairement notre attention ; elle se fixe par l'attrait même du travail que nous disons *nous imposer* et qui, au contraire, *s'impose à nous*.

Il importe, pour une compréhension claire du déterminisme, de bien saisir le caractère impérieux du motif qui détermine notre action. Attardons-nous à un exemple concret :

J'ai commencé un soir la lecture d'une œuvre littéraire qui m'a intéressé. Le lendemain, au réveil, les associations fortuites d'idées m'ont remis en mémoire ce sujet. L'attrait renaît et j'ai grande envie de consacrer quelques moments à cette lecture. Cependant des scrupules s'emparent de moi ; occupé à d'autres travaux, il me semble que je ferais mieux de lire quelque chose de plus directement utile, et me voilà tergiversant. Soudain, j'aperçois sur ma table une grande enveloppe ; elle renferme un rapport médico-légal que j'aurais déjà dû livrer. Cette vue éveille un remords, car le retard apporté à ce travail peut avoir de fâcheux effets

pour la personne qui est l'objet de mon expertise. Ce sentiment devient si puissant qu'il coupe court à mes velléités de littérature. Il faut se mettre à l'œuvre, et pendant des heures, je vais concentrer ma pensée sur ce travail. Ce n'est pas dans ce travail en lui-même qu'est *l'attrait* déterminant ; il est fastidieux au possible, et parfois l'image du plaisir que j'aurais eu en lisant le roman voltige autour de ma tête comme un papillon et me trouble. Mais, aussitôt, cette image est remplacée par une autre, par celle de la nécessité, par celle du devoir, par l'idée même que je ne pourrai jouir d'une lecture agréable que quand j'aurai mis en ordre cette affaire urgente. *L'attrait* réside précisément dans l'obéissance à ces divers motifs d'ordre moral. Ma concentration, si tant est qu'elle n'est pas empêchée par une fatigue intellectuelle, sera en proportion, non d'une volonté libre, mais du caractère impérieux que je reconnaitrai à ces motifs. Un jour, je saurai les apprécier à leur juste valeur et je suffirai à mon labeur ; un autre jour, je trouverai mille excuses pour le remettre au lendemain.

Nous nous sentons toujours actifs, et non passifs, dans un travail quelconque, qu'il s'agisse d'une pensée fugitive se traduisant par un geste ou d'un travail continu, persévérant. Nous sommes libres dans le sens fruste que le public donne à ce mot ; nous sommes esclaves, philoso-

phiquement parlant, des motifs qui s'imposent à nous en vertu de notre caractère.

Aussi y a-t-il des gens dont on n'obtient jamais la livraison du travail promis et *qui se rendent* l'existence malheureuse par leur inaptitude à le terminer. Les *Fragments d'un journal intime* d'Henri-Frédéric Amiel jettent un jour tragique sur ces mentalités indécises pour lesquelles les motifs n'arrivent jamais à la maturité qui les rend efficaces.

Si l'on voulait pousser jusqu'au purisme le langage déterministe, on devrait dire qu'il y a des gens dont l'existence *est rendue* malheureuse par leurs défauts. Mais il est inutile de supprimer les verbes réfléchis pour les remplacer par des passifs. Quand nous nous mettons le doigt dans l'œil, nous en sommes seuls cause, quelque involontaire qu'ait été notre geste. C'est pourquoi nous ne songerons pas, dans ces pages, à éviter toutes les expressions qui peuvent faire naître l'idée de liberté, de faute personnelle ; il suffit d'avoir compris la nature de ces phénomènes de pensée.

L'homme a jugé d'après ses sentiments, même dans la construction des conceptions religieuses ; il a toujours donné à ses dieux quelques défauts humains, les a fait agir sous l'impulsion de la jalousie, de la vengeance, du courroux ; il les a fait esclaves de leurs représentations

mentales, des sentiments qu'elles font naître. Dans une vue anthropomorphique dont l'âme humaine ne saurait se débarrasser, il a fait ses dieux à son image. Le christianisme a, il est vrai, délivré son Dieu unique de ces faiblesses humaines ; il ne lui attribue plus les frasques passionnelles des dieux de l'Olympe, mais il lui laisse, dans certaines conceptions encore actuelles, un bien vilain sentiment, la colère, non pas seulement celle, légitime, qui s'adresse à l'acte mauvais, mais celle qui punit dans toute éternité.

Les principes moraux que nous avons fixés dans notre esprit ne représentent pas toujours des bandes bien solides ; elles cèdent souvent sous la pression de billes trop grandes et lancées avec trop de force, qui sont nos impulsions passionnelles. Il ne nous reste qu'à constater le désordre, à réparer nos bandes, à les fixer plus solidement, non pas par une volonté libre, qui ne peut exister, mais par la vue claire des choses, obtenue par notre propre expérience aidée de celle des autres.

Ces faits faciles à constater et à analyser démontrent *le déterminisme* qui préside au mécanisme de notre pensée ; ils font comprendre le pourquoi des choses, sans que cette explication ne change rien au fait de la vie mentale. Le jour où Galilée affirma que la terre tourne autour du soleil, il n'y eut rien de changé dans le déplacement réciproque

des deux astres ; la terre n'attendit pas la décision du tribunal de l'Inquisition. De même, quand, dès les débuts de la pensée humaine, des philosophes, comme Socrate, ont compris l'idée du déterminisme moral, l'homme a continué à penser et à agir bien ou mal. Il a pensé plus mal en ignorant le mécanisme de la pensée : l'oubli de ces principes de psychologie le rendait moins indulgent aux fautes des autres, sans le rendre assez sévère pour lui-même.

L'ACTE

Oui, m'ont répondu la plupart de mes interlocuteurs, il est évident que nos pensées sont le plus souvent éveillées par des impressions toutes fortuites, par des événements indépendants de nous, par des réminiscences ; il est clair que nous ne pouvons pas évoquer nous-mêmes une idée ; elle s'impose ; elle naît par enchaînement avec l'idée qui l'a précédée ; elle s'entre-choque avec des idées préexistantes qu'elle a réveillées de leur sommeil. Il est facile de se représenter ce mécanisme automatique, qui établit la succession nécessaire de nos pensées. Mais en est-il ainsi de toutes nos pensées ? N'y en a-t-il pas qui sont plus primordiales, qui sont en nous et que nous pourrions jeter dans le courant involontaire d'idées, comme un maître qui, après avoir laissé ses élèves s'égarer dans leurs rêveries, viendrait les remettre sur le droit chemin ?

Rien n'empêche de supposer qu'il y a en nous, au tréfonds de notre âme, une volonté autonome. Mais elle jouerait, ce me semble, un bien petit rôle, et la constatation facile, journalière, que nos idées naissent dans une succession involontaire autorise tout au moins la présomption qu'il y a là une règle générale. C'est à ceux qui prétendent qu'il y a des exceptions, qu'il y a des *idées volontaires*, d'en faire la preuve. Or je mets au défi quiconque de me signaler cette exception. Examinez chacune de vos idées présentes, de vos représentations mentales actuelles, et vous retrouverez toujours ou la chiquenaude qui les a déclenchées (événements fortuits) ou l'idée ancienne qui a fait dévier l'impulsion première, principe moral, qui surgit en nous parce qu'il s'associe tout naturellement avec l'idée précédente.

L'objection dernière que l'on oppose au *déterminisme de la pensée*, c'est qu'en fin de compte, nous avons toujours le pouvoir de choisir, de décider, de céder à un mobile ou d'y résister, que nous avons, en un mot, notre *libre arbitre*.

Oui, certainement, nous apprécions la valeur des motifs, et quand nous agissons, nous avons au préalable décidé d'agir ; nous nous estimons libres quand rien d'étranger à nous ne vient s'opposer à la réalisation de nos résolutions. Si ces expressions : *liberté et libre arbitre* ne doivent désigner que la possibilité de juger sans entra-

ves venant des autres, du dehors, il n'y a aucun inconvénient à les conserver.

Mais analysons plus à fond ce qui se passe dans notre tête. Sommes-nous donc maîtres d'avoir sur un sujet une opinion quelconque, de la modifier par l'intervention d'une volonté libre ? — Non.

Nous sentons tous combien nous conservons les empreintes morales de notre éducation, comme nous avons de la peine à nous garer des opinions préconçues, combien nous nous laissons influencer par les sentiments dans des jugements qui gagneraient à être plus rationnels. Rien n'est plus rare que l'indépendance vis-à-vis des suggestions étrangères, et nous ne savons pas même nous y soustraire alors que nous reconnaissons subir leur influence. Nous ne songeons pas assez au joug intérieur résultant d'idées si bien adoptées qu'elles nous paraissent nôtres. C'est ce que Spinoza exprimait en disant : « Les hommes ne se considèrent comme libres que parce qu'ils voient bien leurs actes, mais ne songent pas aux motifs qui les ont *déterminés*. »

Aussitôt qu'un désir s'éveille en nous, il tend à sa réalisation immédiate, et l'acte pensé s'accomplira nécessairement, inéluctablement, si rien ne vient entraver ce mouvement. Ce qui l'arrête ou le fait changer de direction, ce n'est pas une force que nous mettons en jeu, une

volonté, c'est l'apparition dans le champ de la conscience, par la voie des associations d'idées, d'une représentation mentale contraire. Une lutte s'établit, sous nos yeux, entre les deux adversaires. Nous avons bien le sentiment qu'il nous appartient de décerner le prix, mais nous oublions que dans ce jugement nous apportons notre caractère, nos préventions, que c'est en un mot avec notre tête que nous jugeons et que ce n'est pas nous qui l'avons faite. Nous choisissons parmi les idées comme nous choisissons un chapeau, c'est-à-dire sans y être forcés par les autres, mais guidés par notre goût. Or il y a des gens qui ont mauvais goût, et j'estime qu'ils n'en peuvent mais.

Entre le désir et l'acte qu'il entraîne, le chemin peut être libre, et alors la transformation de l'idée en acte s'accomplit fatalement, immédiatement. Mais souvent des obstacles surgissent; ce sont des idées qui font irruption dans le cercle de nos associations, soit que nous les ayons déjà présentes dans notre mémoire en vertu de l'éducation antérieure, soit que nos semblables nous les lancent à la tête par leurs conseils.

On a souvent comparé l'homme à une balance qui penche toujours du côté où se trouve le poids le plus gros. L'image n'est pas tout à fait exacte.

La balance matérielle penche toujours du côté où le poids *est* le plus lourd; la valeur de ce poids s'apprécie en

kilogrammes, mesure invariable et obligatoire pour tout le monde. La balance de l'esprit humain penche du côté où le poids *paraît être* le plus lourd. C'est comme si cette balance avait au bout de son index une petite tête consciente de ses mouvements et qui, à chaque oscillation, dirait : Je penche à droite, parce que le poids qui est dans le plateau de droite *me paraît être* plus lourd. Or chaque petite tête de ces balances humaines est faite autrement que les autres, en vertu des dispositions héréditaires et de l'éducation reçue ; elle ne peut juger qu'avec ce qu'elle a, et si c'est une tête chinoise, il se pourra qu'elle penche à gauche quand la nôtre pencherait à droite.

En partant de la conception de la volonté-force, on parle souvent *d'effort moral*. Dans le langage déterministe, cet effort n'est que *l'indécision douloureuse* qui saisit notre moi pensant quand de gros poids chargent les plateaux de la balance au point d'en faire plier le fléau.

Appliquons ces données à un cas imaginaire :

Trois personnes passent, par un jour chaud, sur une route poussiéreuse et bordée de vignes ; elles ont soif et sentent naître en elles le désir de manger du raisin. La première est une personne bien éduquée, chez laquelle le respect de la propriété d'autrui est si ancré qu'il agit automatiquement. Elle se gardera de porter la main sur ce fruit si tentant et cherchera le vigneron pour lui ache-

ter son raisin ; si elle ne le trouve pas, elle endurera la soif. C'est que pour elle le mobile de la raison paraît plus impérieux que celui de la sensibilité.

La deuxième personne est moins délicate, toujours en vertu de son éducation dans le sens le plus étendu du mot. Elle a déjà cueilli la grappe et allait la manger sans scrupules, le motif de la raison lui paraissant à ce moment moins lourd que l'attrait du plaisir. Mais elle a vu son compagnon de route plus scrupuleux ; l'idée du respect du bien d'autrui a été réveillée à temps, et voilà notre homme qui suit l'exemple du premier.

Le troisième promeneur est un gamin ; il ne comprend rien à l'état d'esprit des deux autres ; leur probité lui fait hausser les épaules ; il empoche les grappes arrachées et les mangera en lieu sûr dans la plus parfaite tranquillité d'âme.

Chez lui, le chemin était plane et libre d'obstacles moraux entre le désir et l'acte. Chez le second, la barrière morale ne s'est élevée que par la contagion de l'exemple fortuit, car c'est par hasard que ces personnes passaient sur le même chemin. Chez le premier des promeneurs, l'idée morale a surgi, à la vue du fruit, par le déclenchement d'une idée ancienne qui sommeillait au fond de lui-même.

Est-ce à dire qu'ils ont tous les trois raison ? — Nulle-

ment ; le premier seul a raison. Est-ce à dire qu'ils vont tous agir de même dans des occasions ultérieures ? — Nullement ; le second, qui a reconnu son erreur, pourra affermir en lui l'idée d'honnêteté ; il se peut aussi qu'elle pâlisce et qu'il agisse mal une autre fois ; tout dépend des influences qui le détermineront. Personne ne peut prévoir quel mobile l'emportera, le mobile de la sensibilité ou le motif de la raison morale. Notre gamin aussi pourra rester dans l'idée qu'il a été un malin et de maraudeur devenir voleur et criminel. Il peut avoir le bonheur de trouver sur sa route un homme de bien qui lui dise : « Aimerais-tu qu'on te prenne quelque chose qui t'appartient ? — Oh non, j'en serais très fâché. — Eh bien, pourquoi fais-tu aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ? » Je sais très bien que cet essai d'orthopédie morale pourra être sans résultat et que le gamin s'en fera, peut-être, des gorges chaudes dans le cercle de ses camarades. Mais êtes-vous sûr qu'il en sera toujours ainsi ? En tous cas, il vaut la peine de tenter cette œuvre de conversion.

Eh oui, direz-vous, c'est faire appel à sa *volonté* ; moi, j'appelle cela faire appel à sa *clairvoyance*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Appliquez cette analyse à tous les actes de votre vie ou de celle des autres, aussi bien aux menues déterminations de la vie courante qu'aux événements moraux

de la criminalité, et partout vous retrouverez le même mécanisme : succession ininterrompue de pensées associées par un lien quelconque ; apparition d'une idée allumant un désir ; transformation rapide de cette impulsion en acte s'il ne survient pas une représentation mentale contraire, c'est-à-dire si un autre mobile de la sensibilité ou un motif de la raison ne vient pas s'opposer à l'impulsion première. C'est bien le sujet qui pèse les motifs et fixe en dernier ressort leur valeur déterminante, mais il se sert pour cela de ses poids à lui ; son appréciation dépendra de sa mentalité antérieure, qu'il ne peut pas créer et qu'il a reçue de l'hérédité et de l'éducation.

Prenons un exemple dans l'ordre de la criminalité :

Un ouvrier italien s'établit dans nos pays. Il a les qualités de sa race : il est travailleur, économe, sobre, et envoie régulièrement à sa famille le produit de son rude labeur. Mais il a le sang chaud, — on joue facilement du couteau dans son pays, — il est sans instruction, et sa religiosité, s'il en a une, ne se manifeste qu'en pratiques superstitieuses ; elle n'a aucune influence sur sa vie morale.

Un jour, un camarade lui lance une plaisanterie qui le blesse dans son amour-propre personnel ou national, et voilà notre homme qui poignarde son adversaire.

Il n'y a eu chez cet individu aucun obstacle moral entre

le désir aigu de la vengeance et l'acte criminel ; ce dernier s'est accompli comme un réflexe. Aussitôt après, le meurtrier va regretter son acte, soit qu'un sentiment moral s'élève tardivement dans son âme et suscite le remords, — cela se voit, — soit que, mis en prison, il s'effraie banalement de la punition qui l'attend.

Le crime commis est le résultat nécessaire d'un concours de circonstances fortuites, — séjour dans un autre pays, rencontre d'un camarade moqueur, peut-être influence momentanée de l'ivresse, — et de causes plus durables, — insuffisance d'instruction et de développement moral.

L'illustre Charcot a dit que pour créer le nervosisme il fallait deux facteurs : l'un permanent, la prédisposition névropathique, et l'autre contingent, les agents provocateurs. On pourrait en dire autant de la criminalité, petite et grande ; elle est due à une cause permanente, la mentalité primitive, et à des causes contingentes, qui sont les divers événements de la vie.

Nous, qui sommes doués d'une autre mentalité que cet ouvrier italien, nous ne réagirions pas de la même manière. Si profonde que soit la blessure faite à notre amour-propre par une plaisanterie, l'idée de défense n'ira pas jusqu'à l'intention homicide, et fût-elle née dans une âme passionnée, elle serait arrêtée par des considé-

rations morales bien plus que par la crainte de la gendarmerie.

Est-ce à dire que cet homme doive rester impuni, sous prétexte qu'ayant réagi comme il pouvait au moment où sa colère s'est éveillée, il n'a aucun reproche à se faire? — Nullement; l'acte est contraire au bonheur de la société; elle a le droit de le réprimer, de le punir même, tant pour réveiller chez le coupable la clairvoyance morale qui lui a manqué que pour donner un avertissement salutaire à ceux qui seraient tentés d'obéir, comme lui, aux simples mobiles de la sensibilité.

Il n'y a pas à revenir sur le passé; il a été ce qu'il a pu être. Nous savons qu'il eût pu être autre si le criminel avait eu des principes moraux, s'il avait été épris de beauté morale, ou même plus simplement, s'il avait vu d'un coup d'œil les conséquences lointaines de son acte : son emprisonnement, la douleur et la misère des siens, le tort causé à d'autres; il est, en effet, à peine croyable qu'un homme n'ait jamais pensé qu'il ne doit pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Mais, hélas, tout cela ne s'est pas présenté à l'esprit de ce meurtrier. — Après un délit, après une faute, l'avenir seul nous intéresse; le passé ne peut nous servir que d'enseignement, et c'est pourquoi, dans la répression nécessaire, il faut envisager d'emblée la tâche éducative qui incombe à la société.

On se méprend étrangement dans le public lettré sur cette question de la criminalité et on montre une méfiance injustifiée vis-à-vis des théories modernes. On a mal compris les vues de Lombroso, et c'est avec inquiétude que bien des gens voient se réunir les congrès d'anthropologie criminelle. On s'est permis la plaisanterie de dire qu'ils étaient « vraiment criminels ». Pourquoi? — Parce qu'ils visent à établir que des stigmates corporels, intellectuels et moraux indiquent chez bon nombre de criminels une prédisposition au crime que le mot de « criminel-né » exprime d'une façon trop absolue.

Il n'y a pas de criminel-né, d'emblée prédestiné au crime ; mais il y a évidemment des individus qui doivent à l'atavisme, à l'hérédité, à la dégénérescence causée par l'alcoolisme et la misère, une mentalité spéciale, une absence plus ou moins complète de sentiments moraux. Cette amoralité est si bien liée à la constitution qu'elle se dévoile physiquement dans la bestialité de l'expression, dans le prognathisme de la face, par le front bas ou fuyant, par d'innombrables malformations du système osseux et des divers organes qu'on a dénommées « stigmates de la dégénérescence ». Bien avant les savants anthropologistes, le gros public avait vu à la cour d'assises ces « têtes de criminels », sans saisir l'idée déterministe que soulignait cette constatation.

Ces êtres-là sont des bêtes fauves ; elles peuvent rester inoffensives si les circonstances ne viennent pas réveiller leurs instincts, et l'on voit de très braves gens qui ont une tête de criminel. Mais, quand les contingences de la vie, l'absence d'éducation morale, favorisent l'éclosion des instincts mauvais, la bête humaine est déchaînée, et nous assistons à ces crimes horribles dont la cause déterminante semble échapper à la mentalité normale.

Ces criminels doivent être internés, mis dans l'impossibilité de nuire. Sous l'influence de l'émotion, le gros public réclame pour eux la peine de mort et manifeste bruyamment contre le droit de grâce. Bien plus, des hommes cultivés, des savants, qui ont des notions vagues de déterminisme, osent encourager cet esprit de vengeance ; j'en ai vu motiver par des raisons d'économie l'usage de ce moyen sommaire, évidemment moins dispendieux pour l'État que le pénitencier.

Je repousse cette solution : 1° parce que nous n'avons aucun droit de pousser jusqu'à ce degré notre rôle nécessaire, mais toujours peu sûr, de justiciers ; 2° parce que la peine capitale supprime toute possibilité de revision, s'il y a erreur de jugement ; 3° parce qu'elle ne remplit pas son but préventif, le criminel agissant, même dans le crime longuement prémédité, dans un état d'âme passionnel au cours duquel la question des peines à encourir

n'intervient que rarement et d'une façon très secondaire ;
4° parce que, faite en public ou dans la cour d'une prison, cette exécution développe chez les natures basses qui constituent les foules l'instinct sanguinaire, le désir de vengeance cruelle. L'idée seule de ce meurtre à froid fait passer dans les âmes un souffle de sauvagerie beaucoup plus démoralisant que l'exemple d'un crime. Qui d'entre nous voudrait faire l'office de boureau ?

Des hommes de loi ont cru reconnaître une influence moralisatrice de la peine de mort dans le fait que certains condamnés graciés ont manifesté de la joie d'avoir encore leur tête sur les épaules. C'est vraiment exiger beaucoup des criminels que réclamer d'eux un pareil mépris de la mort ; en face de la peine capitale, il est encore permis de préférer la maison de force. Mais ce n'est pas au moment de la perpétration du crime que le criminel se livre à ces réflexions. A ce moment-là, il agit en impulsif et ne craint qu'une chose : être découvert et puni ; plus tard seulement, il manifestera des préférences pour tel ou tel mode de punition.

Chez des individus moins tarés et qui semblent jouir d'une constitution physique et intellectuelle normale, les circonstances de la vie jouent le rôle de causes déterminantes et créent le « criminel d'occasion ».

Celui-ci aussi doit être mis hors d'état de nuire ; il est passible de la peine, non seulement parce que la société

jouit comme l'individu du droit de légitime défense, mais parce que cette pénalité marque aux yeux du coupable le caractère délictueux de son acte et renforce les motifs de la raison, qui, insuffisants lors de la perpétration du crime, pourront prendre sur lui une influence plus impérieuse.

Il ne s'agit donc nullement de considérer le délinquant comme non coupable, de voir en lui un malade, un fou, et de lui proposer l'asile au lieu de la maison de force. Non, il faut prévenir le crime, l'arrêter en voie d'exécution, empêcher les récidives ; il faut punir précisément pour relever ces barrières morales qui ont cédé trop facilement sous la poussée des impulsions passionnelles.

C'est là une œuvre de correction qu'entreprend la société, et ce devoir est pour elle d'autant plus sacré qu'elle est elle-même cause du dénuement physique, intellectuel et moral dans lequel elle laisse croupir tant d'individus.

Les prisons resteront ; elles ne deviendront pas d'agréables lieux de repos pour des « détraqués » ; mais dans ce milieu, où la perte de la liberté constitue toujours pour le criminel la peine la plus sensible, l'influence moralisante du directeur du pénitencier, celle de l'aumônier, du médecin, celle de toutes les personnes de cœur, doit s'exercer à profusion avec l'indulgence de bon aloi qui naît directement de l'idée du déterminisme. « Le sage, a dit Platon, punit, non parce qu'on a péché, mais pour qu'on ne pèche

plus ; car tout fait consommé est irrévocable ; on ne prévient que l'avenir. »

Oui, sans doute, dit-on, il y a dans la vie d'un criminel des événements fortuits, indépendants de lui, qui auraient pu ne pas coïncider ; il y a eu un enchaînement fatal de circonstances. Sans doute, l'amoralité de cet homme a sa cause principale dans le manque de culture morale. Mais il y a un élément de *liberté* qui aurait permis à l'individu d'opposer sa *volonté* à ces impulsions successives.

Je réponds comme pour la pensée. Le fait constant, facilement constatable, c'est que nos actes sont *déterminés* par les mobiles de la sensibilité ou par les motifs de l'intelligence. C'est à ceux qui admettent encore autre chose chez l'homme de démontrer qu'il cèle dans son âme des idées morales ne provenant ni de l'hérédité ni de l'éducation.

On ne l'a jamais démontré ; on s'est contenté d'affirmer qu'il préexiste dans l'âme humaine une idée plus ou moins nette du bien et du mal, un brin de *conscience morale*, — et ce brin serait bien insuffisant, — indépendant des circonstances ; c'est sur l'existence hypothétique de cette conscience primordiale qu'on base l'idée vague de responsabilité et la sévérité manifestée à l'égard des autres.

LA CONSCIENCE

QU'EST-CE que la conscience ? — C'est l'ensemble de conceptions morales qui, à un moment donné, existent dans l'entendement d'un homme et lui servent de guide pour la conduite de sa vie.

Nous disons de quelqu'un qu'il n'a pas de conscience, d'un autre, qu'il a une conscience délicate ; et si souvent cette conscience s'atrophie, elle se cultive aussi, s'affine par l'éducation individuelle et collective. Elle varie d'un individu à l'autre comme le caractère ; elle diffère d'un peuple à l'autre suivant sa mentalité.

La probité commerciale n'est pas partout la même ; il y a des populations peu cultivées à certains égards où elle est scrupuleuse ; il y en a d'autres où, en dépit du développement scientifique, artistique, littéraire, cette conscience morale semble atrophiée ; tel peuple, dont l'honnêteté en affaires est proverbiale, a la conscience très élastique pour tout ce qui concerne la morale sexuelle.

Ces états d'âme individuels et nationaux sont souvent si stables qu'on pourrait les attribuer tout uniment à l'hérédité, les considérer comme des particularités indélébiles de la race. Cependant nous voyons ces mentalités changer, chez les individus par quelques conseils judicieux, chez les peuples sous l'influence d'un courant d'idées nouvelles, religieuses ou morales.

La constatation de ces faits porte à considérer la conscience morale comme un *produit de l'éducation*, avec cette restriction qu'il faut admettre l'influence d'une prédisposition native due à l'hérédité et à l'atavisme.

Or nous ne choisissons ni notre mentalité native ni notre éducation, et c'est comme plaisanterie que nous goûtons le conseil populaire : Il faut être judicieux dans le choix de ses parents.

Y a-t-il au milieu de ces innombrables représentations mentales qui forment le bagage de notre conscience et que nous devons évidemment à l'éducation quelques idées primordiales, un indestructible noyau d'intuition du bien et du mal ? Faut-il reconnaître une *voix de la conscience*, une *soif d'harmonie*, un *besoin de justice*, qu'une loi générale et absolue imposerait à tous les hommes capables de penser, pour employer les termes d'un journaliste genevois qui critiquait naguère les élucubrations antireligieuses de Viviani à la Chambre française ? — J'en serais charmé,

car, si nous possédions ce joyau de vertu au tréfonds de nous-mêmes, nous n'aurions plus que des péchés mignons.

Tout d'abord, il faudrait que chacun fût capable de penser, et de penser philosophiquement ; or beaucoup de gens sont hors d'état de se livrer à ce travail ; les voilà déjà privés de ces notions considérées comme primordiales et indispensables.

Faisons remarquer que cette conscience imposée à ceux qui sont capables de penser, cet *impératif catégorique* kantien, ne nous donnerait nullement la liberté. C'est, philosophiquement parlant, le comble de l'esclavage que d'obéir à une loi inéluctable, si heureux que puissent être les résultats pratiques de cette passivité. Rien ne corrobore mieux l'idée du déterminisme que cette contrainte morale à laquelle nous ne pourrions nous soustraire. Mais la question n'est pas là pour nous, qui admettons d'emblée cet esclavage nécessaire et bon vis-à-vis des mobiles ; peu nous importe que nous obéissions à une idée acquise dans le cours de notre vie ou à une idée emmagasinée en nous dès le début de notre existence ; tout est reçu quand on n'acquiert rien par soi-même.

Ce qui est théoriquement intéressant, c'est de savoir si telle ou telle idée est en nous *a priori*, à titre de don de la Providence ou de bonne Dame Nature, ou si toutes nos idées sont le fruit de « l'expérience ».

Un prince guerrier de l'Allemagne féodale, — j'ai oublié son nom, — a dit : « L'homme n'a que deux maîtres : la nature et l'expérience. » Il aurait pu dire l'expérience tout court, car la nature est le fait brutal et l'expérience est notre façon de la voir, de l'interpréter.

A l'exemple de Kant, qui s'est efforcé de démontrer le caractère d'*a priori* des notions de temps et d'espace, on semble admettre qu'il y a dans la mentalité humaine une *moralité innée*, des germes d'idées qui tendraient à persister en dépit même des influences défavorables.

Je ne vois pas très bien ce qui pourrait exister dans la tête de l'enfant à sa naissance. Il semble n'avoir, à sa venue dans le monde, que des instincts, des sensualités, des besoins matériels. Ce serait bien osé de dire qu'il a déjà des idées, et surtout des idées aussi complexes que *la soif d'harmonie* ou *le besoin de justice* ; en tous cas, ce ne serait qu'une soif d'harmonie organique, qu'un besoin de se sentir bien dans sa peau.

Mais dès les premiers jours de la vie commence l'éducation, l'éducation par l'expérience sensible, par les sensations de bien-être et de mal-être dues à des influences physiques : chaud, froid, impressions sensorielles modérées ou trop vives pour la sensibilité du système nerveux. Dès le premier vagissement, ces sensations ont une influence sur la mentalité naissante, et l'on comprend

qu'une succession d'impressions pénibles puisse modifier le caractère de l'enfant, créer une disposition chagrine qu'on surprend si souvent chez les petits ayant souffert de maladies ou de mauvais traitements; cette tache est parfois indélébile. Qui nous dit que cette éducation par les sens ne commence pas avant la naissance, dans le sein maternel, où déjà le fœtus peut trouver des conditions défavorables à l'établissement de son bien-être et subir des impressions pénibles?

Peu à peu, par l'expérience personnelle, et plus tard, quand il est en état de comprendre, par l'expérience des autres, l'enfant arrive à de nouvelles notions; il sort de sa mentalité animale pour former son âme humaine, accessible aux conceptions abstraites, à l'idée morale. Il acquiert la notion de l'espace en voyant devant lui les objets, l'étendue qu'ils occupent; il se forme celle du temps en observant la succession des faits; il apprend à connaître le monde; il cherche avant tout ce qui lui est agréable et évite ce qui lui cause du déplaisir. Jouissant de la bonté des autres, d'une mère, d'une nourrice, il arrive à la notion de *bonté*, qu'il apprécie, justement, d'une façon tout égoïste. La notion de *justice* s'impose plus tard à lui, toujours au point de vue personnel, quand il a ressenti le mal que lui cause l'injustice.

Même dans sa conception trop étroite de la « morale

de l'intérêt personnel », Épicure a pu dégager sans peine la notion de justice. « Le droit naturel, dit-il, n'est autre chose qu'un pacte d'utilité, dont l'objet est que nous ne nous lésions point réciproquement et que nous ne soyons pas lésés. Chacun, en se protégeant contre autrui, a protégé autrui contre soi. »

Il y a là une sorte de « contrat social » tacite. Cette notion est accessible au plus vulgaire bon sens, alors que Rousseau a dû se donner beaucoup de mal pour l'exposer en termes scientifiques.

L'enfant n'a pas besoin d'une analyse philosophique, impossible à son âge, pour asseoir cette donnée sur un impeccable raisonnement. La logique fait naître de la répulsion pour l'injustice par le seul fait qu'on l'a éprouvée ou qu'on devine la souffrance qu'elle fait subir. Il n'y a pas d'association d'idées plus simple que celle par contraste ; l'idée de justice fait surgir celle d'injustice. Comme dit Rousseau dans *l'Émile*, « le premier sentiment de justice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui nous est due ».

C'est ainsi que nous créons, sans l'aide des psychologues, des concepts moraux qu'ils ont quelque peine à expliquer par la voie des syllogismes. Il y a des choses qui sont si simples qu'elles perdent à être analysées, et cela, non parce que ce sont des notions *a priori*, mais parce qu'elles sont

le fruit de constatations immédiates et que la loi en découle tout naturellement. Il en est de même de certaines notions scientifiques. Nos mathématiciens commencent l'algèbre par la proposition : Toute quantité est égale à elle-même. — L'esprit de l'enfant est souvent ahuri par cette affirmation savante, car il a déjà constaté le fait ; il lui paraît si banal qu'il ne voit pas l'utilité de l'exprimer ; d'ailleurs, la proposition est plus facile à admettre qu'à démontrer.

Les notions de justice, d'harmonie, sont tout aussi simples ; elles dérivent du désir de bien-être, et il faudrait être dénué de tout esprit de généralisation pour ne pas comprendre que la jouissance que nous désirons pour nous est également désirable pour tout le monde. Nous oublions, dans la vie, cette solidarité, parce que nous portons le regard trop sur nous-mêmes ; mais il nous est facile de reconnaître la légitimité des sentiments altruistes qui engendrent l'idée de justice.

De même qu'il n'y a pas de pensée volontaire, échappant à ce que j'ai appelé *le déterminisme de la pensée*, pas d'acte qui ne soit *déterminé* par les motifs, il n'y a pas lieu d'admettre des notions innées, constituant un élément primordial de conscience morale.

La conscience existe plus ou moins développée en chacun de nous ; elle serait, je l'ai dit, bien insuffisante si elle n'était constituée que par ce noyau hypothétique

que l'on persiste à réclamer. Notre conscience se compose de toutes les notions morales que nous devons à l'expérience. Quelques-unes se développent très vite et très tôt ; elles dérivent directement de la vie sensuelle. D'autres sont plus compliquées et ne peuvent être saisies que par le lent développement de l'esprit humain, sous l'influence de l'expérience adulte plus complète, plus raffinée, transmise par les éducateurs de tout genre, religieux ou philosophes. C'est l'attrait qui a poussé ces derniers à la réflexion plus profonde et les a amenés à une vue plus claire des choses ; infatigables chercheurs, ils mettent à notre disposition les pépites qu'ils trouvent sur leur chemin.

Cette conscience morale se complète pendant toute la vie par un apport d'idées nouvelles, par la correction d'idées anciennes. Nos vues éthiques se précisent ou changent, et, à un certain âge, nous sommes souvent étonnés de ce que nous avons pu faire autrefois en toute tranquillité d'âme. C'est que notre moi se transforme peu à peu dans le cours de notre existence.

Les concepts moraux acquis dès les premières années de la vie, complétés ou modifiés par l'expérience ultérieure, constituent ce que j'ai appelé « les bandes directrices ». C'est à elles que se heurtent les représentations mentales qui se précipitent sur nous par la voie des cinq sens ou les réminiscences d'excitations antérieures. J'ai

montré le caractère nécessairement contingent et indépendant de nous de ces chocs primaires déterminant le mouvement continu de notre pensée.

On a dit que l'idée du déterminisme s'impose à notre esprit quand on examine objectivement les actions des hommes ; mais on oppose à cette vue raisonnable l'expérience interne, qui nous donne, au contraire, la sensation de liberté.

Cette illusion est inhérente à une analyse purement subjective de nous-mêmes. L'homme se sent évidemment libre quand il peut, sans entraves venant des autres ou résultant d'une maladie avérée, suivre la pente de ses désirs, soit qu'il obéisse par goût, — je ne puis dire par volonté, — aux mobiles de la sensibilité, soit qu'il préfère se soumettre aux motifs de la raison.

Il méconnaît l'esclavage interne qui résulte des continues variations de notre bien-être physique et mental, et surtout il ne perçoit pas comme contrainte la poussée des motifs puisqu'ils naissent en lui-même et déterminent son désir. Il définit précisément comme liberté cette obéissance et oublie qu'on ne pense pas *ce que l'on veut*, mais *ce que l'on peut*.

Je l'ai dit, la pensée n'est pas spontanée ; elle succède à l'excitation toujours fortuite. Le déterminisme de la pensée implique celui des actes, car ceux-ci sont l'aboutissant obligé des représentations mentales.

L'homme accomplit des actes ou a tout au moins l'intention de les accomplir. Ce sont ces intentions d'actes que les philosophes, qui ont leur langue à eux, ont appelées des *volitions*. On en a conclu qu'il y a en nous une force, un pouvoir libre, et on a fait de *la volonté* une faculté de l'âme, comme on l'a fait de la mémoire.

La comparaison n'est pas exacte. La mémoire est un fait biologique; c'est la faculté de garder une impression, un résidu d'excitation antérieure. La cellule cérébrale est capable de céler une image comme la plaque photographique impressionnée par la lumière. La mémoire dépend si bien de la constitution même du cerveau qu'elle ne peut guère être développée. Celui qui dès l'enfance a mauvaise mémoire n'en aura jamais une bonne; il pourra apprendre beaucoup de choses, dépasser même ceux qui sont mieux doués, mais il sera obligé de consacrer plus de temps et d'attention à l'étude.

La volonté, elle, n'est pas une faculté. Dans la longue courbe qui commence par une représentation mentale fortuite et, après mille hésitations, après tout un travail de délibération, aboutit à l'acte, la volonté n'est qu'un point mathématique, qui indique le passage à une volition finale, à l'acte-résultat. C'est notre désir ultime que nous décorons du nom de volonté.

Tout le monde saisit sans peine l'idée de ce détermi-

nisme. Il n'est hostile à aucune conviction métaphysique, à aucune foi religieuse. C'est une simple question de psychologie, qui n'a en aucune façon la prétention de résoudre les problèmes de l'au-delà. Aussi ne s'y oppose-t-on jamais par le syllogisme ; ce serait, en effet, peine perdue. Mais on réclame la liberté comme condition primordiale de la responsabilité ; on la postule comme fondement de la morale.

Obligés de reconnaître le déterminisme dans la plupart des circonstances de la vie, les partisans du libre arbitre en viennent à qualifier de *relative* la liberté humaine ; ils rétrécissent toujours plus le piédestal sur lequel repose l'auguste statue de la liberté ; depuis longtemps, elle semble juchée sur la pointe d'une aiguille.

La liberté n'est pas possible dans un être fini, appelé à l'existence sans l'avoir désiré, borné dans la durée de ses jours, incapable d'arriver à la perfection, toujours dépendant du milieu où il vit, de ces influences multiples, formatrices, qui agissent sur son corps et sur son esprit et qu'on peut qualifier d'éducatives.

Sans doute, l'adoption de l'idée si rationnelle du déterminisme entraîne des modifications dans la conception de *la responsabilité*. C'est heureux, car on emploie ce mot à tort et à travers, sans voir ce que recouvre cette banale étiquette. Il faut distinguer.

Toute responsabilité doit avoir sa sanction. Quels sont donc les genres de responsabilité que nous pouvons concevoir ?

La première, qui saute aux yeux, c'est la responsabilité pénale, celle que nous impose la société par mesure de défense personnelle ; qu'elle soit juste ou non, nous sommes forcés de nous y soumettre aussi longtemps que les prescriptions pénales ont force de loi.

Il peut paraître étrange, à première vue, d'infliger un châtement à celui qui a commis un acte mauvais, alors que le déterminisme ne voit dans cet acte que la résultante d'une succession d'événements, les uns extérieurs, les autres intimes ; il semble qu'il n'y ait qu'à se croiser les bras en déplorant ces cruelles fatalités. On oublie que le châtement est un nouveau motif de la raison, qu'on introduit dans la mentalité du sujet pour orienter sa vie mentale et pour empêcher d'autres âmes de s'égarer à sa suite. Ce n'est pas une œuvre de vengeance, je le répète, c'est une influence éducative que doit poursuivre la société. Ces notions ont déjà pénétré dans tous les milieux, même dans ceux qui se refusent, par une fausse compréhension des choses, à admettre la conception déterministe. C'est à elles que nous devons les œuvres pour le patronage des détenus libérés, les efforts faits pour l'éducation des jeunes délinquants, les lois sur la libération condition-

nelle et celle du pardon, qui doit couronner cette pensée charitable. Les difficultés pratiques d'application ne doivent pas décourager quand on a bien compris l'idée-mère : le déterminisme de la pensée et celui de l'acte.

Dans la conception théiste, on peut reconnaître une seconde responsabilité : celle qui nous mettra en présence d'un juge souverain. Alors il est seul juge, et c'est une outrecuidance de notre part de vouloir deviner ses décrets et de faire subir au coupable non encore jugé la peine de notre mépris.

Il y a, enfin, une troisième responsabilité toute personnelle, et sa seule sanction est le mal que nous nous faisons à nous-mêmes. A voir les résultats immédiats d'un acte coupable, on pourrait parfois trouver que les délinquants en jouissent ou que leur punition n'est pas suffisante. Cette considération ne devrait inquiéter que les athées, car les croyants en appellent en dernier ressort à une haute cour d'immuable justice. Je pense, du reste, que les jouissances des coupables ne sont nullement enviées ; désirerions-nous être à leur place ?

C'est assez de ces trois responsabilités, toutes doublées de leur sanction ; elles valent bien la responsabilité tout court dont on parle toujours, sans dire ce que l'on entend par là.

L'ÉDUCATION

L'ÉDUCATION est fondée tout entière sur l'idée du déterminisme. Elle a, en effet, toujours pour but de faire accepter par le sujet des idées qui détermineront sa conduite ultérieure. Mal dirigée, elle renforce les mobiles de la sensibilité et rend l'individu esclave de ses passions ; orientée dans le sens de l'éthique, elle élève ces barrières morales qui, s'interposant entre l'idée malsaine et l'acte, empêchent de faire le mal ; elle développe la conscience. C'est encore un esclavage, au point de vue psychologique, mais un esclavage utile puisqu'il contribue à notre bonheur et à celui des autres.

Nous sentons la chaîne à laquelle nous sommes attachés quand ceux qui nous guident nous font prendre une direction contraire à notre désir intime présent, et nous nous plaignons de cette violence faite à nos sentiments. Nous nous considérons comme libres aussitôt que nous

sommes menés dans la direction que nous avons désirée : c'est ce qu'exprime très bien Guyau¹ quand il dit ; « Un chien tenu en laisse par son maître, mais dont le maître désirerait précisément aller partout où veut aller le chien et aussi vite que lui, se croirait parfaitement libre. » Le jeune homme qui n'a pas encore éprouvé l'attrait de la vertu se regimbe contre les conseils d'un Mentor ; il s'indigne d'être enchaîné et ne voit pas que les conseils qu'on lui donne, s'ils restreignent évidemment sa liberté, sont un bien pour lui. Mais, quand il aura la clairvoyance morale, un autre désir, celui du bien, s'éveillera en lui ; il se mettra à sa poursuite, et quoique toujours tenu en laisse par l'idée qui s'est emparée de lui, il aura le sentiment que la chaîne est détendue ; il se fera l'illusion de la liberté, comme le chien qui, guidé par un attrait, suit exactement son maître ; si, dans son ardeur, il le dépasse, il croira entraîner son maître, devenir son conducteur. Esclave d'abord de ses passions, l'individu devient esclave de l'idée morale.

C'est la considération du but éthique à atteindre, pour le bien de l'individu et de l'humanité, qui fait établir la distinction entre les deux esclavages : celui du mal et celui du bien ; on oublie trop souvent ce dernier dans cette

1. *Éducation et hérédité. Étude sociologique*, par M. Guyau. Félix Alcan, Paris, 1889.

analyse psychologique. C'est pourquoi, dans le langage ordinaire, on déclare esclave celui qui obéit à ses impulsions passionnelles, égoïstes, et qu'on considère comme liberté suprême l'obéissance à des principes moraux. « Faites-vous *l'esclave* de la philosophie et vous jouirez de la vraie *liberté* », disait Épicure ; et Schiller répétait : « L'homme moral est le seul vraiment libre. » Et dire que la plupart des hommes s'imaginent l'être !

Il ne s'agit pas pour nous d'être libres, mais bien de trouver la bonne voie, comme un touriste qui cherche à escalader un sommet désiré. Il cherchera son chemin en profitant de toutes ses expériences personnelles ; il recueillera des renseignements auprès de ceux qui l'ont précédé, et quand il l'aura trouvé, il ne dira pas : « Je veux le prendre » ; il le prendra. C'est ce qu'exprimait élégamment une intelligente malade en disant : « La volonté tombe passivement dans l'ornière que lui creuse la raison. »

L'homme ne fait pas le mal volontairement ; il s'égare, comme le pensait si justement Socrate, et toute l'éducation a pour but de lui montrer le bon chemin. Soyez sûrs que s'il ne le prend pas, c'est qu'il doute encore de l'exactitude de vos indications ; il lui paraît peut-être le plus court, mais pas le plus agréable : affaire de goût.

Le caractère *déterministe* de l'éducation se montre clairement quand cette éducation recourt à *l'autorité*, sous

toutes ses formes ; il serait ridicule de parler de la liberté de l'enfant qu'on élève au bien à coups de bâton, de la liberté de penser de celui à qui on impose une opinion. Ce sont là des méthodes d'orthopédie morale encore fort usitées dans des milieux qui se réclament du libre arbitre, et on ne semble pas s'apercevoir de l'antinomie qu'il y a entre ces deux notions : autorité et liberté.

La liberté n'est pas plus grande, psychologiquement parlant, quand nous cédon à des suggestions quelconques. Il suffit d'avoir assisté à des séances d'hypnotisme ou de suggestion à l'état de veille, de savoir que 97 pour 100 des gens sont aptes à subir ces influences en vertu de leur crédulité, pour apprécier justement la liberté de jugement de l'homme.

La persuasion par les arguments les plus logiques ne laisse pas plus de liberté vraie à l'individu. Elle n'impose rien, c'est vrai ; elle dit même expressément : Vous êtes libres, écoutez-moi, appréciez les motifs. Mais, si l'idée qu'on soumet au sujet est acceptée par lui, — et cette acceptation ne dépend pas de sa *volonté*, mais de sa *faculté de compréhension*, — elle devient impérieuse, tyrannique, et entraîne le sujet avec d'autant plus de force qu'il est plus convaincu. Si, au contraire, il résiste à la dialectique du maître, c'est qu'il ne comprend pas à fond l'idée qui lui est soumise ; elle ne trouve pas place dans des casiers

déjà occupés ; il demeure l'esclave de son opinion antérieure. Nous savons tous combien il est pénible de sentir cette résistance de la mentalité d'autrui, quand nous pensons lui rendre service en lui faisant partager nos vues.

L'éducation par les procédés persuasifs est la seule qui respecte la liberté *apparente* de l'individu, qui lui soumette les motifs en le laissant apprécier leur valeur selon ses moyens intellectuels.

Tout procédé qui recourt à l'autorité est mauvais dans son essence, alors même qu'il aurait l'avantage d'amener un résultat rapide et utile. La fin ne justifie jamais les moyens. Une idée aussi nous prend au collet et nous fait obéir tout autant que le fouet, encore que ce soit plus agréable. Ce n'est pas non plus parce qu'elle vient des autres que la contrainte de l'autorité est détestable, car les idées qui nous mènent nous viennent aussi des autres, de nos parents, de nos maîtres, comme les claques qu'ils nous ont peut-être données. Mais ce qui est mauvais dans l'autorité, c'est qu'elle ne développe pas notre clairvoyance, notre perspicacité.

Ce dont nous avons besoin dans la vie, ce n'est pas de la volonté que tant de gens prétendent avoir, alors qu'ils ne sont que *volontaires*, c'est-à-dire esclaves de leurs impulsions ; c'est de *l'intelligence* qu'il nous faut. Spinoza a

gravé cette idée dans ces mots : « L'intelligence et la volonté ne sont qu'une seule et même chose. »

Celui qui a bien saisi cette formule comprend aussitôt toute la question du déterminisme, car l'intelligence est un don, de Dieu ou de la Nature, comme vous voudrez ; n'est pas intelligent qui veut. C'est pourquoi il est aussi absurde de reprocher à quelqu'un sa laideur morale que de lui faire un crime de ses infirmités physiques.

On donne à ce mot *intelligence* un sens trop restreint quand on qualifie d'intelligents ceux qui ont montré certaines aptitudes intellectuelles ; il faudrait spécifier dans quelle branche de la connaissance humaine ils ont mérité cette distinction, aussi banale que les décorations.

Le mot latin *intelligere* veut dire *comprendre*. Or on voit tous les jours des gens qui, passés maîtres dans le domaine de la science, des arts, de la politique, ne *comprennent* pas et sont, au point de vue éthique, des idiots ou des faibles d'esprit. Il leur manque précisément l'intelligence la plus nécessaire, celle qui fait des hommes ; ils n'ont, hélas, que celle, plus brillante aux yeux du monde, qui fait des savants, des artistes, des hommes d'État, souvent aussi des escrocs de génie.

Le but de l'éducation que nous donnons aux autres ou que nous recevons d'eux devrait être, avant tout, de former cette *intelligence morale*, qui nous permet de dis-

cerner le bien et le mal et d'éclairer notre marche dans le chemin de la vie, bordé de fondrières.

Toutes les autres formes d'intelligence sont inférieures. Elles peuvent procurer à ceux qui les possèdent, des avantages personnels, en faire jouir les autres et contribuer par conséquent à l'établissement de ce bonheur, contingent et toujours précaire, qu'on résume sous le nom de « bienfaits de la civilisation ». Point n'est besoin d'être grand clerc pour constater que tout cela n'est pas *le bonheur*. Ces intelligences brillantes, mais fragmentaires, font souvent tant de mal moral que le bien qu'elles apportent ne le compense pas.

Nous avons assez d'écoles de tout genre, qui nous donnent des connaissances générales et spéciales et qui peuvent faire de nous d'excellents techniciens dans toutes les branches de l'activité humaine ; il nous faudrait une école pour former des hommes.

En écrivant ces mots, je me vois assailli, en pensée, par une foule d'adeptes des religions existantes, qui me crient : « Mais elle existe, cette école : c'est l'Église. » Je reste un peu embarrassé de choisir en face de toutes ces bonnes gens qui ne voient le salut que dans une religion d'autorité.

Je ne repousse nullement leur aide et ne doute pas de leurs excellentes intentions. Je suis même convaincu

que l'application de la morale du Christ aurait amené sur la terre ce bonheur convoité. C'est ce que disait M. Omer Joly de Fleury dans son fulminant réquisitoire contre le livre *De l'Esprit* : « Quels hommes seraient plus heureux que les chrétiens s'ils se réglaient, en tout, sur la morale de l'Évangile ; alors quelle douceur dans les mœurs, quelle cordialité dans le commerce de la société, quelle règle, quelle honnêteté, quelle justice dans toutes nos actions ! » Eh oui, ce serait très beau, mais j'avoue humblement n'être pas émerveillé du résultat obtenu au bout de dix-neuf cents ans ; j'ai le sentiment profond que Jésus, s'il revenait sur cette terre, se voilerait la face en contemplant la chrétienté qui se réclame de lui ; peut-être sa douleur ne s'accroîtrait-elle pas beaucoup en visitant ceux qu'on appelait de son temps les Gentils.

Et puis, le respect de l'autorité s'en va. J'en faisais l'observation à un excellent père jésuite : « Vous passez, lui disais-je, pour les plus habiles de tous les religieux ; vous me disiez même que vous ne craignez pas les lois sur les congrégations parce que vous avez su arranger d'avance vos petites affaires.

— C'est vrai, me répondit-il avec une expression de sa-

1. *L'âme ou le système des matérialistes soumis aux seules lumières de la raison*, par l'abbé ***. Avignon, 1759.

tisfaction non dissimulée, nous avons cette réputation de savoir-faire.

— Eh bien, savez-vous que je vous trouve très maladroits ?

— Comment cela ?

— Mais, parce que votre rôle devrait être de maintenir votre troupeau intact, rassemblé, et, quoique vous vous donniez toute la peine des chiens de berger, je vois vos brebis vous échapper et s'éparpiller au loin.

— C'est vrai, répliqua-t-il avec un sourire un peu amer, on ne nous aime pas, et dans ma propre famille, cependant très croyante, j'ai à me faire pardonner mon entrée dans l'ordre. »

Le bon prêtre de village a certes une influence meilleure sur ses ouailles ; j'en vois cependant beaucoup qui se plaignent de prêcher dans le désert ; il y en a encore trop qui recourent à l'autorité, menacent des peines éternelles, sans y mettre l'esprit du curé de Cucugnan.

Cette impuissance de l'Église à agir sur certaines âmes a été bien reconnue par une religieuse, la sœur Marie du Sacré-Cœur, quand elle dit : « Un grand nombre de personnes que nous élevons à l'idée religieuse se détournent de nous dans le cours de la vie, sous l'influence des contagions sociales, et elles abandonnent avec

les dogmes la morale qui y était attachée. Si donc nous voulons agir sur ces âmes, il nous faut instituer des cours de morale rationnelle. »

C'est, en effet, à ceux qui ne peuvent pas accepter l'ensemble des dogmes de la religion que paraît s'adresser avant tout l'éducation morale rationnelle, fondée sur l'expérience de tous transmise à tous. Mais cela ne veut pas dire que les chrétiens puissent s'en passer. Lors même qu'ils acceptent une morale dictée d'En-haut, révélée, qu'ils la fondent sur la foi, il leur faut, pour pouvoir l'appliquer, comprendre l'utilité de ces préceptes, soit pour leur bonheur relatif sur cette terre, soit pour acquérir les félicités éternelles. Les voilà donc obligés de *comprendre* aussi ; il leur faut l'intelligence éthique.

C'est cette nécessité du contrôle de la raison qu'ont très bien vue Channing et, avec lui, les Unitaristes américains. Tout en restant chrétien, il admet que la révélation et la raison, données toutes deux à l'homme pour le conduire, sont nécessairement d'accord et ne peuvent jamais se contrarier ; toutes deux, suivant sa comparaison, sont une même lumière, avec la différence de l'aurore au midi ; l'une est la perfection et non l'opposition de l'autre ; elle l'achève et ne la renverse pas. Il accepte les dogmes à condition qu'ils puissent recevoir l'assentiment de la raison. — Même pour ceux qui ne peuvent

s'élever jusqu'à ce rationalisme chrétien, il reste évident que la morale peut être fondée sur la raison et qu'un parfait accord pourrait s'établir, au point de vue de la conduite de la vie, entre ceux qui ont la foi religieuse et ceux qui cherchent leur appui dans la philosophie. Signe des temps : il s'est fondé, dernièrement, une « société de libres penseurs et de libres croyants ».

Je dirai que pour s'élancer dans la vie, il faut partir d'une plate-forme qui supporte l'effort de notre élan. Les chrétiens la suspendent au ciel par les chaînes d'une dogmatique ; je ne nie pas qu'elle puisse servir d'appui aux rares personnes assez douées moralement pour vivre vraiment de la vie chrétienne. Ceux qui ne croient pas édifient cette plate-forme sur une large base, sur les solides assises de la raison. Je n'ai pas de motif pour admettre, *a priori*, que cet édifice soit plus fragile. Il y a eu, du reste, assez de rationalistes vertueux pour qu'on ait inventé l'expression osée de « saints laïques ».

C'est donc uniquement par l'influence persuasive, en montrant la voie du Vrai, du Beau et du Bien, que nous pouvons agir sur les autres ; ils doivent recourir aux mêmes moyens pour faire notre éducation. Malheureusement, le résultat de cette éducation voulue n'est pas toujours celui que nous attendions ; elle se heurte, en effet, à bien des obstacles.

Comme la semence jetée sur un terrain mal préparé, l'idée morale avorte, elle aussi, dans des mentalités faussées par l'hérédité et l'atavisme. Bien plus, des influences éducatrices fortuites s'exercent subrepticement, de même que des circonstances météorologiques imprévues agissent sur une plante et déconcertent l'éleveur.

On prend le mot *éducation* dans un sens beaucoup trop restreint quand, toujours pour sauver la liberté, on objecte : « Mais regardez donc, voilà deux jeunes gens bien doués tous deux et qui ont reçu dans la famille, à l'école et par l'Église la même éducation, et pourtant l'un est un charmant garçon et l'autre un mauvais sujet. » On en veut à ce dernier, comme s'il avait volontairement fermé aux excellents conseils qu'on lui a donnés les oreilles de son entendement.

On commet ici la même erreur que le jardinier qui dirait : « Voilà deux plantes que j'ai semées dans le même terrain, que j'ai cultivées avec le même soin ; l'une s'est bien développée, et l'autre est une coquine qui n'obéit pas. »

Entre ces deux frères, qui semblent au premier abord si éloignés, il y a peut-être moins de différence morale que nous ne pensons, et il aurait suffi de quelque circonstance fortuite pour intervertir les rôles.

A côté de l'éducation voulue, dirigée, il y a une foule

d'influences secrètes qui agissent dès le premier jour de la vie et peuvent orienter le sujet sur une mauvaise voie. Nous les subissons tous les jours, ces influences, plongés que nous sommes dans le milieu ambiant, exposés à la contagion de tous ces microbes du vice qui pullulent dans l'air moral que nous respirons et nous sont inoculés par la parole, par le livre et, surtout, par l'exemple. Il en est de l'éducation comme des précautions que nous prenons pour éviter à nos enfants les maladies contagieuses, telles que la scarlatine ou la rougeole. Parfois nous croyons avoir réussi, jusqu'au jour où l'un d'eux nous revient avec la rougeole, alors que son frère, assis sur le même banc d'école, est épargné.

Sans doute, l'éducation qu'on nous donne intentionnellement fait beaucoup pour notre développement ultérieur; mais n'oublions pas les influences matérielles et morales qui s'exercent à notre insu. J'ai dit qu'elles peuvent, dès la vie fœtale, agir sur le caractère de l'enfant, l'orienter dans la voie de la tristesse, de la maussaderie.

Au moment où j'écris ces lignes, je reçois d'un praticien français la petite observation suivante: « Deux enfants que j'ai connus naquirent à onze ou douze mois l'un de l'autre. On choisit à la naissance du premier une excellente nourrice; l'enfant vint bien, s'éleva sans difficultés, et les parents s'émerveillaient de ce gros garçon

frais, rose, toujours riant, et qu'on n'entendait jamais crier. — Vint le second ; la nourrice avait été si bonne que les parents jugèrent ne pouvoir mieux faire que de lui confier l'allaitement du cadet ; mais les seins épuisés ne suffisaient plus ; l'enfant faisait de vains efforts et, souvent affamé, criait tout son soûl ; la diarrhée s'en mêla, et les cris de l'enfant ne furent que plus aigus. — Voyez, disaient les parents, quel mauvais caractère a ce petit drôle ! On l'élève comme son frère, il a la même nourrice, et autant l'autre était gentil et ne nous donnait aucun embarras, autant celui-ci est grognon et maussade. — La conclusion était toujours : Quel sale caractère ! »

Qu'on ne croie pas qu'il s'agisse ici d'un cas rare, de parents peu intelligents ; c'est un exemple typique de ce qui se passe sous des formes diverses, dans les familles, dans les crèches, dans les établissements de bienfaisance les mieux organisés. Sans doute, s'il y a chez un enfant un état de maladie bien caractérisé, on trouvera toujours de bonnes âmes pour le soigner ; mais s'il est maussade sans qu'on en surprenne la cause, malheur à lui. On n'aime pas les enfants qui crient, qui ont l'air chagrin, repoussent les caresses ; l'affection va tout naturellement à celui qui est joufflu et surtout riant. Il est difficile, même à une mère, d'éviter ces préférences, alors qu'une sympathie plus vive devrait envelopper précisé-

ment le moins bien partagé. Ces préférences aggravent l'état d'âme du petit souffreteux ; bientôt elles éveillent les sentiments de jalousie, et la déformation morale s'accroît. Nous sommes injustes envers ceux que nous devrions protéger parce que nous oublions *qu'ils sont ce qu'ils peuvent être*. Nous nous flattons d'être charitables à leur égard, alors que nous n'avons songé égoïstement qu'au déplaisir qu'ils nous procurent. Combien plus durs sommes-nous encore pour les adultes, qui n'exercent plus sur nous le charme fascinateur de l'enfance !

Par d'autres voies, ce sont des contagions qui s'exercent subrepticement. Un mot prononcé devant un enfant à un moment de réceptivité psychologique peut réduire à néant toute notre orthopédie morale. Tenons toujours compte de ces causes multiples et puissantes de déformation et ne jetons jamais la pierre à celui qui est sorti du droit chemin.

Il faudrait dans cette éducation réciproque un tact exquis ; il a sa base logique dans l'indulgence plénière que comporte l'idée déterministe et dans le culte constant de l'Idéal moral.

L'éducation que nous recevons des autres n'est, en somme, que le premier degré, l'école enfantine. Pendant les années où l'intelligence est insuffisamment développée, la persuasion logique ne peut être rigoureuse et un

brin d'autorité s'immisce forcément dans cet enseignement. Il faut en mettre le moins possible, d'autorité ; elle n'éduque vraiment que si elle est complétée plus tard par le conseil qui fait voir à l'élève où se trouve le bien ; il le recherchera tout seul dès qu'il en subira l'attrait.

A l'âge de raison commence l'éducation la plus efficace :
l'éducation de soi-même.

Mais encore ici faut-il s'entendre.

De même qu'il n'y a pas de pensée libre, il ne peut y avoir une éducation de soi-même vraiment libre. Il nous est impossible de *vouloir* penser, de *vouloir* travailler par nous-mêmes, pour enfanter une idée nouvelle. Nous ne pouvons que développer l'acquis, approfondir des idées qu'on nous a inculquées. L'éducation par les autres, c'est la leçon du maître ; l'éducation de soi-même, c'est le travail personnel à la maison ; il s'exerce sur les données d'un enseignement antérieur. Ce n'est qu'une répétition, et si parfois nous y ajoutons quelque chose qui n'était pas contenu dans la leçon, nous utilisons pour cela des notions fournies par d'autres ou tirées de l'expérience, notre maître à tous.

Ce travail de développement, l'élève ne le fait pas volontairement, dans un parti pris d'une volonté souveraine ; il ne peut se livrer à cette étude toujours plus sérieuse qu'en vertu de l'attrait que fait naître le sujet,

attrait qu'on ne se donne pas, mais qu'on subit par le fait même de la culture antérieure.

Pour se mettre avec zèle à étudier le piano, pour s'exercer en dehors des leçons, il faut avoir éprouvé l'attrait de cette étude, se plaire à ce travail pour avoir supputé les avantages que nous en retirerons. Alors, mais seulement alors, notre attention se fixe sur les conseils du maître et nous prenons plaisir à les suivre. Mais qu'ils sont nombreux, ceux qui n'arrivent pas à reconnaître l'attrait et abandonnent cette étude ! Il en est de même de la culture morale. On nous en donne les bases, comme pour la musique. Mais où sont les élèves zélés qui continuent leur éducation ? Hélas, les déserteurs sont nombreux. C'est qu'ils n'ont pas goûté l'attrait ; ils sont comme le gamin qui aimerait mieux courir les bois et ne se met qu'en bâillant au piano qu'il déteste. N'est-ce pas souvent parce que le maître a dégoûté l'élève ?

L'éducation de soi-même n'est donc pas volontaire, spontanée ; nous ne nous y livrons que quand nous avons découvert l'attrait qui s'attache à ce travail de perfectionnement intime. Elle ne diffère de l'éducation par les autres que parce que nous nous adressons la parole à nous-mêmes. Attirée par le charme, notre attention s'est fixée ; la pensée reçue des autres se précise, se développe. Notre avoir se complète des intérêts accumulés,

comme un capital à la caisse d'épargne ; il y a des gens qui préfèrent laisser leurs économies dans le bas de laine.

C'est encore une illusion de notre esprit que considérer l'éducation de nous-mêmes comme active, comme le résultat d'un vouloir. Elle est passive, en ce sens qu'elle est née d'une impulsion reçue que nous ne suivons que si nous y prenons plaisir. Quand une idée ne nous dit rien, elle perd son caractère d'idée-force et le mouvement s'arrête.

Les idées morales naissent si naturellement par l'expérience qu'elles ont surgi dès les débuts de la pensée humaine ; c'est pourquoi nous n'ajoutons rien d'absolument nouveau au capital éthique que nous ont légué les siècles. Obéissant aux associations d'idées modernes, nous exprimons les mêmes pensées sous d'autres formes, nous choisissons dans la vie actuelle les images qui doivent donner du relief à l'idée ; mais, si l'on y regarde de près, nous habillons de nouveaux falbalas l'éternelle poupée.

Des idées nouvelles, une nomenclature spéciale, ne surgissent que quand il y a un fait nouveau, resté inconnu à nos prédécesseurs. C'est ce qui arrive dans le domaine scientifique, où l'expérience, le plus souvent fortuite, nous ouvre de nouveaux horizons. Ainsi les découvertes de l'électricité, des rayons Roentgen, du radium, ont fait naître des mots nouveaux étiquetant de nouvelles concep-

tions. Aussi suffit-il de quelques années pour démoder un traité de physique.

Les idées morales, au contraire, restent les mêmes à travers toute la civilisation, et, si nous éliminons des écrits anciens les quelques allusions qui leur donnent la couleur locale, nous trouvons absolument modernes et applicables à notre siècle les idées de Socrate, comme celles d'Épictète, de Sénèque et de Marc-Aurèle.

Dans ce domaine de la pensée éthique, les hommes sont restés les mêmes, et l'éternelle lutte entre les adeptes d'une dogmatique et les rationalistes est résumée déjà dans cette parole de l'esclave stoïcien : « Pourquoi ne ferions-nous pas par raison ce que les Galiléens font par routine ? » Il ajoutait une critique, qui serait à sa place aujourd'hui comme au premier siècle de l'ère chrétienne, quand il accusait les chrétiens de ne pas mener une vie conforme à leurs doctrines. Je crois qu'Épictète, parcourant notre monde civilisé, ne retrancherait rien à cette juste remarque.

C'est précisément parce que l'homme ne pense pas ce qu'il *veut*, mais ce qu'il *peut*, que l'éducation doit s'efforcer de l'éclairer, de lui montrer le chemin de ce bonheur intime qui réside dans la satisfaction de sa conscience éclairée.

Celui qu'auront touché dans sa sensibilité morale les

enseignements de son enfance subira l'attrait puissant de ces états d'âme ; ses associations d'idées se feront tout naturellement dans ce cercle ; sa pensée se fixera, obsédée, sur cette tâche de perfectionnement éthique. Il vivra dans l'enthousiasme du bien, soit qu'il s'appuie sur une croyance religieuse qui satisfait ses aspirations vers un au-delà, soit qu'il cherche à trouver son chemin par la voie de la raison. On a accusé d'orgueil les rationalistes de tous les temps. Le reproche serait justifié s'ils prétendaient avoir trouvé par eux-mêmes la vérité unique, l'avoir inventée. Leur rôle est plus modeste : ils n'ont fait que recueillir l'héritage des générations antérieures et y ont pris ce qu'ils pouvaient comprendre, aimer. On ne saurait exiger d'un homme autre chose que cette adhésion aux idées qu'on lui soumet ; il a le droit de les examiner à la lumière de sa raison, fût-elle même défectueuse, car c'est la seule lanterne qu'il ait pour aller à la recherche de la vérité.

Un père jésuite espagnol a parfaitement compris le déterminisme résultant de *l'attrait* qui s'attache à une idée. Dans son livre¹, il parle de « l'estime que nous devons faire des choses spirituelles ». Après avoir dit

1. *Pratique de la religion chrétienne*, du R. P. Alphonse Rodriguez, de la C. de J., 1615, traduit de l'espagnol par l'abbé Regnier-Desmarais.

que la sagesse que nous devons désirer, c'est la perfection chrétienne, il ajoute : « C'est là le meilleur moyen que nous ayons pour arriver à la perfection, parce que le progrès que fera cette estime dans notre cœur sera la mesure de notre avancement spirituel. La raison de ceci est que nous ne *désirons* les choses que selon que nous les *estimons* ; d'autant que la *volonté étant une puissance aveugle*, qui ne fait que suivre ce que l'entendement lui propose, l'estime qu'il fait d'un objet devient nécessairement la règle de nos désirs. »

CLAIRVOYANCE MORALE

LA seule liberté dont jouisse l'homme, c'est de pouvoir *réagir* sous l'influence d'une idée, de pouvoir *obéir* soit aux mobiles de sa sensibilité, c'est-à-dire à ses passions, soit aux motifs de la raison. Cette obéissance est consentie, et c'est pourquoi nous la qualifions de libre ; mais cet assentiment dépend de notre mentalité innée et acquise. Pour lutter contre les entraînements passionnels, nous avons besoin, non d'une inutile liberté, mais d'un ensemble de vues morales qui fassent pencher la balance mentale du bon côté. Il faut que la petite tête pensante que nous supposons placée au bout de l'index ait un regard clair, une vue nette de ce qui est le bien et de ce qui est le mal.

L'éducation seule, dans son sens le plus étendu, peut nous donner cette *clairvoyance morale* qui, dans la conception déterministe, remplace la notion de *volonté*. Il faut

voir le chemin avant de s'y engager. Cette éducation de la conscience morale se fait ou par notre propre expérience sensible et morale ou par celle des autres. Elle commence par la réceptivité aux enseignements de nos éducateurs, jusqu'à ce que notre culture soit suffisante pour nous permettre le travail dit personnel. Cette culture continue nous amène, non à la liberté, mais à la *maîtrise de nous-mêmes*, c'est-à-dire à un bienfaisant *esclavage* vis-à-vis des sentiments moraux qui se sont imposés à notre esprit. C'est ici qu'on pourrait parler d'un impératif catégorique, non pas natif et réduit à un imperceptible noyau de conscience, mais acquis et solidement établi sur la connaissance. Dans cette noble idée du déterminisme moral, l'immortel Guyau a pu dire : « Celui qui n'agit pas d'après ce qu'il pense, pense incomplètement. »

J'ai noté, en analysant le déterminisme de la pensée, que toute représentation mentale d'un acte entraîne immédiatement l'accomplissement de cet acte s'il n'est pas empêché par une représentation mentale contraire. C'est là un fait psychologique directement constatable, mais dont l'expression doit être complétée. Pour que l'idée aboutisse à l'action, il faut que la représentation mentale allume un *désir*. L'idée pure, intellectuelle, n'est pas motrice ; elle ne le devient que par l'adjonction d'un élément émotionnel, passionnel. Alors seulement elle devient *idée-*

force, selon la juste expression de Fouillée, *sentiment*, *passion*, selon le langage populaire.

C'est là ce que de très grands esprits n'ont pas vu, tant nous sommes habitués à admettre une différence fondamentale entre *la raison* et *le sentiment*, à méconnaître le lien qui les unit. Écoutez Pascal, ce neurasthénique mystique, qui écrivait si bien et pensait si souvent incomplètement : « La conversion de l'homme est empêchée par sa paresse, ses passions, son orgueil, en un mot, par l'amour de soi. Il ne faut pas prétendre vaincre ce sentiment par une *idée* ; une passion ne cède qu'à une passion. »

Oui, certes, une passion ne cède qu'à une passion, un sentiment ne cède qu'à un sentiment ; on ne saurait mieux dire. Mais comment Pascal n'a-t-il pas vu que toutes nos passions, sauf celles qui sont purement animales (faim, soif, désirs génésiques, besoin de bien-être physique), sont des *idées devenues sentiments* à force de s'être imposées à notre entendement ! La passion que Pascal voulait opposer aux passions humaines, à l'égoïsme toujours renaissant, c'était la passion religieuse, c'est-à-dire une idée qu'il avait rendue chaude à force de se l'être martelée en tête.

C'est vrai, l'homme n'agit pas directement sous l'empire de ses idées ; il est mû par ses sentiments. Il faut que l'acte ait un attrait pour lui, et s'il s'agit d'une idée com-

plexe, d'une conception morale, il faut qu'il s'enthousiasme pour elle, qu'il en devienne l'apôtre. Nous sommes parfois en présence de l'idée éthique comme en face d'une beauté féminine classique ; nous restons froids, vis-à-vis de ce corps de déesse, de ce port élégant, de ce nez grec ; nous ne nous amourachons pas. Faisons plus ample connaissance et nous reconnaitrons des qualités de grâce, des dons de l'esprit et du cœur. Ce n'est peut-être pas le coup de foudre, mais c'est plus durable, et nous voilà enchaînés.

C'est ainsi qu'une idée s'empare de nous et nous tient solidement dans ses griffes. Dans un article sur Brunetière, M. Lamy montrait l'illustre critique dans sa marche vers le christianisme, « conduit par sa logique comme un prisonnier par sa chaîne ». L'expression est juste ; elle démontre l'esclavage où nous sommes vis-à-vis de notre pensée, de notre logique personnelle, qui n'est pas toujours celle des autres. Celle de Brunetière, faite d'autorité et de traditionalisme, le ramenait à Rome ; celle de beaucoup d'autres les en éloigne tout aussi impérieusement.

J'ai laissé échapper plus haut, par habitude, l'expression « qualités du cœur ». Nous voilà de nouveau en face d'une gousse vide, d'une de ces étiquettes qui ne correspondent plus au contenu.

Dès le début de sa vie psychique, l'homme s'est aperçu que certaines pensées provoquaient un mouvement émotionnel, en particulier, l'étrange sensation du cœur gros, de l'angoisse précordiale. Il a vu cet organe, pompe aspirante et foulante destinée à entretenir la circulation du sang, s'associer à nos joies comme à nos douleurs, et, dans son langage primesautier, il a aussitôt relégué les sentiments dans le cœur et les idées dans la tête.

L'image est poétique et, comme telle, mérite d'être conservée ; mais il ne faut pas prendre comparaison pour raison.

Les sentiments ne naissent pas dans notre cœur, qui a de tout autres fonctions ; ils s'éveillent dans notre esprit, sous la froide forme d'une représentation mentale, d'une image. Isolée, cette idée pourrait ne pas produire l'orage émotionnel ; mais aussitôt les associations d'idées surgissent, réveillent des idées déjà emmagasinées dans la mémoire, et les appareils physiologiques se mettent en branle, décelant l'émotion psychique. Une corde isolée d'un instrument peut vibrer seule et produire un son peu intense ; mise en vibration au milieu d'autres cordes convenablement tendues, elle transmet son mouvement, et c'est un accord que nous entendons ; il nous empoigne plus que le son unique.

Il en est ainsi de la vie de l'esprit. Des idées peuvent se succéder innombrables dans notre tête ; ce sont des cordes isolées qui vibrent successivement ; elles ne provoquent aucun mouvement émotionnel. C'est ce qui arrive généralement dans le travail scientifique, malgré l'abondance d'idées que remue notre esprit. Nous restons froids malgré un travail intellectuel intense.

Nous lisons une lettre, et rien ne nous émeut tout d'abord au milieu de cette succession d'idées. Soudain, nous croyons saisir un reproche sous l'expression qui a voulu être bienveillante et nous rougissons, notre cœur a battu plus vite. C'est que l'idée qui a surgi en a réveillé de nouvelles ; l'ébranlement d'une corde s'est transmis à d'autres et le son a gagné en intensité.

C'est par ce réveil de représentations mentales antérieures devenues déjà sentiments, parce qu'elles nous sont habituelles et touchent avant tout à notre amour-propre, que se produit le phénomène de l'émotion. Elle commence par une idée à laquelle d'autres s'enchaînent ; elle finit par les troubles physiologiques : pâleur, rougeur, larmes, battements de cœur, serrement à la gorge ou à l'estomac, insomnie, etc.

Il y a entre l'idée intellectuelle froide et le sentiment chaud la même différence qu'entre la sensation tactile simple et la sensation douloureuse, qui, elle aussi,

s'accompagne de phénomènes physiologiques analogues.

L'excitation des nerfs périphériques devient douloureuse quand elle dépasse une certaine limite, et cette sensibilité physique varie d'un individu à l'autre. S'il y a des douleurs intenses qui provoquent chez tous les sujets des réactions analogues, il y en a d'autres qui sont spéciales à certaines personnes. Il en est de même de l'émotion ; tel événement, qui laisse indifférent notre voisin, nous met au comble de l'agitation, et souvent nous ne réussissons pas à arrêter cette vibration, alors même que nous la reconnaissons intempestive et disproportionnée à la cause qui l'a produite. C'est que nous n'obéissons pas seulement aux représentations mentales actuelles, aux arguments logiques momentanés, nous subissons avant tout le joug de nos sentiments antérieurs, des idées tassées au tréfonds de notre personnalité. Elles ont été intellectuelles aussi dans leur temps ; elles sont devenues sentiments parce qu'elles satisfaisaient nos plus intimes aspirations. Il n'y a donc pas entre le sentiment et la raison l'antinomie que se plaisent à signaler les poètes, les moralistes, voire même les psychologues, et surtout ces êtres impressionnables qu'on appelle « les nerveux ». Le cœur n'a pas « de raisons que la raison ne comprend pas ». Ce qui est vrai, c'est que l'homme n'a pas toujours la

raison assez perspicace, ne pense pas complètement et laisse éclater l'orage émotionnel, alors qu'une réflexion plus juste et plus prompte eût pu l'empêcher. C'est par cette vue claire des choses que nous nous opposons à l'émotion naissante, comme nous arrêtons la vibration d'un verre en le touchant du doigt. Il vaudrait encore mieux ne pas la laisser naître.

Beaucoup de mes malades, dont l'émotivité est le défaut principal, se présentent à moi en me disant : « Mes sentiments forment un groupe à part et ma raison subsiste à côté d'eux ; il y a entre ces deux compartiments des cloisons étanches, qui ne permettent pas à ma raison de faire de l'ordre dans mes sentiments. » Je leur réponds : « Vous vous trompez ; il n'y a pas de sentiments primaires ; ils sont tous liés à une représentation mentale d'ordre intellectuel, accessible à la critique de la raison. Aussi y a-t-il une *logique des sentiments* ; ils ne doivent pénétrer dans notre âme et y persister que quand ils ont reçu l'assentiment de la raison. Votre tendance à séparer ces deux domaines équivaut à l'affirmation si banale et si vaine : C'est plus fort que moi. — Ce n'est pas dans cet état d'esprit qu'on arrive à la victoire. »

Nous ne pouvons opposer à nos passions que des *idées*, mais il faut qu'elles soient assez claires pour nous saisir et nous emporter ; alors elles deviennent sentiments,

passions, et nous agissons automatiquement sous cette impérieuse injonction.

Ces idées directrices, qui doivent nous servir de guide, nous ne les choisissons pas volontairement dans ce qu'on a appelé *la volonté d'indifférence*; notre choix est déterminé par nos sympathies, disons, par notre goût moral.

En face du cortège d'idées qui défilent continuellement devant nos yeux, nous sommes comme un prince que l'on veut marier et à qui on présente quelques jeunes filles. On lui dit gracieusement : Vous êtes libre, choisissez. — On oublie qu'on ne lui en a présenté qu'un certain nombre, du même monde, que le choix est forcément restreint. Laquelle va-t-il choisir? — Eh bien, celle qui lui plaira le mieux. Se laissera-t-il subjugué par un joli minois ou par le magot d'un laideron? Agira-t-il sous la contrainte morale du père, qui ne le laisse libre qu'en paroles? — Eh, cela dépend de sa mentalité, et tout prince qu'il est, il n'a échappé ni aux effets de l'hérédité ni aux suggestions de son éducation.

Il y a des gens qui ont vraiment de la chance dans ce bas monde. Ils sont nés dans un milieu moralisant, ont été élevés à la douceur, à la bienveillance, par l'affection de leurs parents, par le discours et par l'exemple, plus puissant encore; ils ont appris à connaître ces idées

morales et en ont compris la beauté, les avantages. On a su faire leur éducation avec cette adresse que donne la sincérité, sans leur imposer le choix. Les contraintes extérieures ont disparu et l'individu ne cède plus qu'à ses sympathies personnelles ; il se sent libre. Quoi d'étonnant s'il épouse ces idées aimées, s'il marche dans la vie guidé par elles ?

D'autres gens ont eu les mêmes avantages et ont mal choisi ; comme un fils de famille débauché auquel on présente d'honorables fiancées et qui leur préfère une coquine, ils dédaignent les vertus. Peut-être les a-t-on habillées en quakeresses un peu sévères, peut-être sont-ils incorrigibles, anormaux, incapables de goûter les charmes les plus réels.

D'autres, enfin, n'ont pas été élevés avec cette sollicitude ; mais, semblables à ces jeunes gens qui manquent de connaissances dans le monde féminin et trouvent cependant une charmante épouse, ils s'éprennent de vertu sans qu'on les y pousse.

C'est ainsi que l'un s'égare, malgré toutes les influences éducatives favorables qui semblaient avoir agi sur lui, tandis que l'autre trouve tout seul la bonne voie.

L'éducation ne doit rien imposer, car la contrainte fait naître l'opposition ; elle peut proposer, présenter des idées, en démontrer les avantages, faire naître l'amour pour

elles, sans les suggérer avec une insistance déplaisante.

Dans l'éducation de nous-mêmes, nous ressemblons à l'épouseur qui, rentré chez lui, revoit par la pensée les fiancées qu'on lui a proposées, surprend dans l'image de l'une d'elles des charmes nouveaux, découvre chez une autre des qualités plus sérieuses. Nous nous amouraçons aussi d'idées qu'on soumet à notre jugement ; nous leur sommes, hélas, bien souvent infidèles ; il faudrait que, le choix fait, cet amour pût grandir et le lien devenir indissoluble.

L'éducation de nous-mêmes, quand elle réussit, nous lie à un *Idéal* de bien. Nous pouvons emprunter ces idées directrices à un corps de doctrines, obéir à une religion que nous admettons révélée, à ces lois morales que Le Play appelait un « Décalogue éternel ». Il y a encore beaucoup de gens qui ont besoin de l'autorité, qui aiment à se courber devant elle autant qu'à l'imposer aux autres. Inutile de dire que je n'en suis pas.

Nous pouvons aussi construire cet *Idéal* par la pensée, par un attachement croissant aux conceptions qui nous paraissent bonnes, utiles à nous-mêmes, aux autres, à l'humanité.

L'*Idéal*, c'est l'idée poussée jusqu'à l'infini ; nous procédons à l'établissement de ce concept comme le mathématicien qui trace une ligne finie sur le tableau et nous

invite à la considérer comme infinie, en supposant qu'elle se continue toujours.

Il n'est personne au monde, si déshérité qu'il soit, qui n'ait éprouvé les bienfaits de la bonté d'une mère, d'un ami, d'un être humain quelconque, peut-être seulement d'un chien fidèle. Dès ce moment, il a la conception de cette vertu. Il lui est facile de s'imaginer quelqu'un qui serait meilleur que ce bienfaiteur et, derrière cet autre, un être meilleur encore. Ce « toujours meilleur » nous mène tout droit à l'infini, à l'idéal de la bonté. De la même manière, nous concevrons l'idéal d'autres vertus dont nous aurons reconnu la beauté, et c'est de ces lumières réunies que se composera le phare de notre Idéal.

Hélas, nous le laissons souvent s'éteindre, ce phare que nous devrions soigneusement entretenir, rendre toujours plus lumineux en y ajoutant l'idéal de quelque autre vertu. Il y a des vertus dont nous ne reconnaissons pas immédiatement la beauté ; c'est ainsi que l'humilité est peu appréciée, la chasteté, ridiculisée. Il faut une certaine maturité de l'esprit pour arriver à la patience, à l'indulgence ; ce ne sont pas là vertus de jeunesse. La plus grande faute de l'homme, c'est de rabaisser son Idéal, alors qu'on ne saurait jamais le placer trop haut. Ce n'est pas un but à notre portée, c'est une étoile au firmament qui guide notre marche. Sans doute,

nous nous égarons souvent, nous oublions de porter le regard sur l'astre qui doit nous diriger ; mais il est toujours là : levons la tête ! N'allons pas nous décourager et, pour nous faciliter la tâche, prendre pour guide un objet plus près de nous, un feu follet qui va s'évanouir, la lumière d'une maison prête à s'éteindre, un voyageur qui ne connaît pas le chemin.

On ne transige pas avec une vertu ; avec ce ciel-là, il n'est pas d'accommodements. Cet Idéal semble manquer aux générations présentes. La foi s'en va, étouffée sous le fatras des superstitions ; elle n'enflamme que quelques âmes isolées chez lesquelles l'éducation a développé le traditionalisme ; elle s'associe volontiers à d'autres dogmatismes, au fidèle attachement à des formes politiques surannées, à un ordre social immuable ; elle est l'idéal des natures foncièrement conservatrices, perdues dans ce siècle agité où tout est remis en cause, où le doute corrode toutes nos idées. Il résulte un indicible malaise de cet état d'âme transitoire, et il faut, pour notre bonheur, que nous revenions à une foi, c'est-à-dire à un enthousiasme.

Quelques rares penseurs gardent un vaillant optimisme religieux et espèrent qu'après bien des égarements, les brebis viendront docilement se mettre sous la houlette. Leur montre me paraît être en retard, comme celle de

ce grand littérateur, mais esprit faux, que fut Brunetière. Il ne faut pas oublier les millions d'âmes que la Réforme a détachées de Rome, ces nations prospères qui ont trouvé dans l'éducation d'elles-mêmes, dans une religion de l'esprit, le plus ferme soutien. Il ne faut pas se faire illusion sur la religiosité des masses restées extérieurement fidèles ; l'Église autoritaire ne les a dressées qu'à une obéissance apparente. Elle a développé chez elles, non des besoins religieux, mais des habitudes cultuelles sans influence moralisante. Il est plus facile de se soumettre à des rites, d'aller à la messe ou au sermon, de faire maigre ou de jeûner, que de changer son cœur et d'être aujourd'hui meilleur qu'on ne l'était hier.

Ce qu'il faut à l'homme, c'est une foi dans un Idéal de beauté morale, un attachement toujours plus complet à des vues éthiques contribuant à lui donner le bonheur sur cette terre, non pas ce bonheur contingent dépendant des circonstances, mais le bonheur intime, qui résulte uniquement de l'harmonie toujours plus complète entre la conduite et l'aspiration idéale.

On parle dédaigneusement de cette morale utilitaire qui consiste dans la recherche du bonheur. Or ceux-là mêmes qui raillent seraient incapables de citer un acte de leur vie qui n'ait pas été accompli sous l'influence de cet indéracinable désir.

Une morale qui ne serait pas *utilitaire* risquerait fort d'être une morale *sans utilité* et sans force. La critique qu'on adresse à cette morale indépendante serait juste si l'intérêt personnel était son guide. Or il faudrait être aveugle pour fonder la morale sur l'égoïsme ; mais c'est là un mot sur le sens duquel il faut s'entendre avant de se chamailler.

ÉGOÏSME ET ALTRUISME

IL y a un égoïsme qu'on ne saurait trop recommander :
c'est *l'altruisme*.

Lorsque ce mot quelque peu barbare vint remplacer celui de charité, un pasteur protestant, peu charitable pour ceux qui ne pensaient pas comme lui, crut terrasser le rationalisme en disant : « L'altruisme n'est qu'un égoïsme perfectionné. » Il ne voyait pas combien il disait vrai et comme cette définition s'applique à la charité même. C'est qu'en effet, nous ne pouvons sortir de notre peau et qu'en dernier ressort tout retombe sur notre moi. Il y a une préoccupation de soi-même, une véritable jouissance, jusque dans le sacrifice ; aussi n'a-t-on jamais vu les peintres religieux donner aux martyrs l'expression de la banale souffrance ; ils ont illuminé de joie leurs yeux levés au ciel.

La parole : « Il est plus agréable de donner que de recevoir » montre combien l'esprit populaire saisit cette

notion de la jouissance dans l'accomplissement du bien.

« C'est donc bien bon d'être honnête », fait dire Hector Malot à un de ses gavroches ; c'est bien bon, en effet, et c'est pourquoi il y a encore tant de braves gens dans toutes les classes sociales, et surtout dans le peuple qui peine et qui aime.

Il n'est pas jusqu'à la plaisanterie qui n'ait illustré cette pensée quand elle attribue ce mot à un avare : « La charité est un plaisir dont il faut savoir se priver. » Eh bien, non, il ne faut pas s'en priver ; il faut en jouir, boire jusqu'au fond cette coupe qui n'a pas de lie.

On fait une étrange confusion en opposant l'égoïsme à l'altruisme. La Rochefoucauld a flagellé justement l'égoïsme des hommes, mais il a exagéré en le recherchant avec acuité dans les actes les plus honnêtes. Il est, en effet, facile de retrouver partout cette ultime préoccupation de soi-même ; mais c'est une erreur d'y voir un amour-propre de mauvais aloi.

L'égoïsme, dans le sens blâmable, consiste à ne penser qu'à soi. L'altruisme nous fait penser aux autres, à toute l'humanité, nous compris ; nous ne pouvons rechercher le bien de tous sans créer le bonheur pour nous. Il pourra être mêlé de souffrances ; il sera le bonheur de notre moi le plus intime.

Il y a dans la vie de tous les jours une foule d'occa-

sions où nous pouvons nous abandonner sans scrupules à l'égoïsme le plus complet : c'est quand notre acte ne concerne que nous-mêmes et n'a aucune importance pour le bien-être matériel ou moral des autres. Mais, dans ce domaine de l'égoïsme permis, nous pouvons être appelés à renoncer à un plaisir parce qu'il entrave la liberté de nos semblables.

Dans la famille, nous devons des égards aux autres, et déjà le cercle de nos préoccupations s'agrandit, s'étend à un certain nombre d'êtres aimés. Il y a de l'altruisme dans ce sentiment, mais ce qui domine, c'est l'égoïsme à deux ou l'égoïsme familial, qui est à peine meilleur que l'amour de soi ; le cercle est encore trop petit. En perfectionnant notre pensée, nous arrivons à nous préoccuper de parents plus éloignés, de nos amis, de notre classe sociale, de la ville que nous habitons, de notre pays. Par cercles concentriques, la pensée altruiste s'étend de plus en plus et crée l'esprit de solidarité envers toute l'humanité. L'idée reste concrète malgré son extension ; elle s'applique au monde réel que nous connaissons. Enfin, elle s'élève à l'abstraction et aboutit à l'idée du bien et à celle du mal.

Le bien, c'est ce qui, fait par tout le monde, contribuerait au bonheur de tous ; le mal, c'est ce qui, fait par tous, détruirait ce bonheur.

Cette définition me paraît conserver sa valeur quelle que soit la conception que l'on se fasse de ce bonheur, qu'on le recherche ici-bas ou dans l'au-delà.

Dans l'examen de soi-même, rien n'est plus difficile que de bien reconnaître la nature des sentiments qui nous font agir, de savoir si nous obéissons à une pensée égoïste ou si nous entrons dans la voie de ce constant altruisme si nécessaire à notre bonheur.

Nos affections, pour naturelles et légitimes qu'elles soient, ne sont pas toujours aussi nobles qu'elles en ont l'air. L'amour que chantent les poètes est très loin de cet idéal moral, et un poète allemand a pu dire avec raison : « L'amour est la poésie de l'égoïsme. » Loin de moi la pensée de médire de cette passion ; mais qu'on ne se trompe pas sur son origine animale, sur le caractère félin de ses caresses, et qu'on n'en fasse pas une vertu. Elle l'est si peu que dans ses exagérations, malades il est vrai, elle mène directement au crime, à la morsure, au meurtre impulsif de l'être aimé.

L'amour maternel est le plus pur ; il se traduit par le sacrifice, par un complet oubli de soi-même. Cela ne diminue en rien sa valeur de constater qu'il est instinctif, automatique, qu'il dérive d'une sensibilité commune aux bêtes et à l'homme. Aussi le voit-on survivre chez des personnes dénuées par ailleurs de tout sentiment altruiste.

Il n'a pas suffi de ce sentiment si touchant pour moraliser l'espèce humaine, et l'amour filial, qui est sa réciproque, a pu persister sans créer l'esprit de solidarité, qui seul pourrait répandre le bonheur.

Il est curieux de voir combien de personnes se trompent sur la nature des sentiments qu'elles éprouvent à l'égard des autres et méconnaissent complètement l'égoïsme qui en est la base. C'est ainsi qu'une jeune fille qui devait faire une cure d'isolement et dont la mère, épuisée par les soins qu'elle lui avait prodigués pendant de longs mois, espérait jouir de quelque repos me pria de rappeler incontinent celle-ci. Quand je lui demandai pourquoi elle allait la faire revenir, elle répondit : « Oh, c'est que je l'aime tant ! » Belle manière, en vérité, de manifester son amour pour sa mère que troubler un repos dont elle a un besoin urgent. La malade aurait dû dire : « Je n'ai pas encore le courage de me passer de ma mère. » J'aurais excusé ce sentiment sans l'approuver ; elle fut, au contraire, étonnée que je ne voulusse pas reconnaître le caractère altruiste de ses préoccupations.

Il y a des gens qui semblent se faire gloire des larmes qu'ils versent, des lamentations qu'ils clament, à l'occasion de la mort d'une personne aimée ; ils font parade de leur deuil. Je ne prétends pas qu'ils doivent garder les yeux secs, mais ils pourraient reconnaître que

cette douleur a une origine purement égoïste. Ce n'est pas sur les morts, qui ne peuvent plus souffrir, que nous nous apitoyons, c'est sur nous-mêmes, sur l'isolement dans lequel nous entrons. C'est aussi naturel et légitime que de pousser un cri quand nous éprouvons une douleur ; mais ne faisons pas une vertu de ce sentiment dans lequel il n'y a ni stoïcisme courageux, ni altruisme, ni bonté.

Il en est souvent de même de la pitié. Pour être saine, elle doit être utile, nous grandir, nous suggérer promptement les moyens de soulager ceux qui souffrent. La pitié qui nous amollit, nous plonge dans une vaine émotion et nous empêche d'agir est une faiblesse. C'est cette lamentable pusillanimité qu'on observe si souvent chez les névrosés, qui ne peuvent lire le récit d'un accident sans être pris de terreurs puériles. Il y en a qui se font un mérite de cette sensibilité, comme si elle était l'expression d'un amour pour les autres.

Un monsieur affligé de phobies diverses : peur des microbes, des cambrioleurs, de la mort, qui avait toujours le regard fixé sur sa chère personne, me disait : « J'ai beaucoup souffert lorsque j'appris la catastrophe de la Martinique ; je suis si sensible au malheur des autres que j'ai dû renoncer à lire ces descriptions. — Et vous croyez, lui dis-je, avoir obéi là à un sentiment d'al-

truisme? — Mais oui, que serait-ce d'autre? — Pardon, ce n'était que de la vulgaire « frousse ». Vous avez une peur continuelle de la mort, vous craignez les moindres malaises; le récit de ce malheur n'a fait que réveiller vos affres, en vous rappelant la fragilité de l'existence humaine, de la vôtre avant tout; gageons que vous n'avez pas donné un sou pour les victimes de ce cataclysme? — En effet, répondit-il en souriant, je n'y ai pas songé. »

Soumettons nos apitoiements à la critique de la raison et nous reconnâtrons facilement l'égoïsme toujours vivace au milieu de nos douleurs en apparence altruistes. Cela ne veut pas dire que nous puissions toujours résister à ces émotions, qu'elles soient en elles-mêmes blâmables. Nous avons le droit de pleurer ceux que nous perdons, de souffrir avec les autres; nous ne pouvons pas toujours empêcher la crainte de s'emparer de nous; mais nous devons avouer aussi qu'il n'y a rien de fortifiant dans cet émoi et que, le premier moment de surprise passé, nous devrions nous occuper du seul but à atteindre : soulager ceux qui souffrent, au lieu de leur donner le spectacle de notre affolement.

Que dirait-on d'un médecin, d'une sœur de Saint-Vincent de Paul, qui dans une ambulance, un jour de combat où les blessés arrivent en masse, se mettraient à sangloter au lieu de faire leur devoir? Nous sommes dans la